

Cyvard MARIETTE

Louis-Claude

Saint-Martin

Les décennies

19^e siècle

**Tome deuxième
1810 – 1819**

« Les livres informent »

La notion de « philosophe inconnu » n'est pas réservée à l'cs, et encore moins aux alchimistes, elle se retrouve ici ou là. Elle est utilisée par des « auteurs », lesquels, comme l'cs, donnent volontairement, involontairement, dans l'incognito, tombent dans l'oubli... tout en espérant sortir de l'anonymat d'une façon ou d'une autre.

Tout auteur qui publie, ou souhaite être publié, espère être lu.

Sur « philosophe(s) inconnu(s) », voir le très long article de Robert Amadou : « Le 'Philosophe Inconnu' et les 'Philosophes Inconnus' », pages 65 à 138 dans : Le Philosophe Inconnu, Nr. VII des Cahiers de la Tour Saint-Jacques, Paris: Roudil, s.d.

1810

Dictionnaire universel, historique, critique, et bibliographique Page 396 de Louis Mayeul Chaudon 1810

... ou les Aventures d'un philosophe inconnu, Paris ...

Sans rapport direct avec lcsm

II. BELIN (Jean- Albert), religieux bénédictin, évêque de Bellay, naquit à Besançon au commencement du 17^o siècle. Il fit profession à l'abbaye de Favernaye en 1629. Après ses études il fût envoyé à l'abbaye de Cluny, au prieuré de la Charité-sur-Loire, ensuite à Paris et en d'autres lieux, où il se distingua dans la prédication. Ayant procuré au fils de Colbert les voix de tous les religieux pour l'élection au prieuré de la Charité, il obtint de, ce ministre la nomination à l'évêché de Bellay, qui vaquait en 1666. Il surmonta tous les obstacles qu'on apporta à cette nomination, et laissa plusieurs ouvrages tels que le Voyage inconnu, ou les Aventures d'un philosophe inconnu, Paris, Billaine, 1653, la Pierre Philosophale ; les Talismans justifiés ; Poudre de sympathie mystérieuse ; Poudre de projection démontrée ; Principes de la foi démontrés par la raison, au-dessus de laquelle ils sont, mais ils n'y sont pas opposés, Paris, imp. Du Louvre, 1656, in-4^o. Emblèmes eucharistiques, 1642, in-12, etc., etc.

Affichage du livre entier _ _

1811

1812

1813

...

Saint Martin en France, et bien d'autres encore, ont cru trouver dans la révélation du christianisme, des paroles mystérieuses qui pouvaient servir à

...

Page 315

CHAPITRE V.

De la disposition religieuse appelée mysticité.

La disposition religieuse appelée mysticité, n'est qu'une manière plus intime de sentir et de concevoir le christianisme. Comme dans le mot de mysticité est renfermé celui de mystère, on a cru que les mystiques professaient des dogmes extraordinaires et faisaient une secte à part. Il n'y a de mystères chez eux que ceux du sentiment appliqués à la religion, et le sentiment est à la fois ce qu'il y a de plus clair, de plus simple et de plus inexplicable : il faut distinguer cependant les théosophes, c'est à dire ceux qui s'occupent de la théologie philosophique, tels que Jacob Boehme, Saint-Martin, etc., des simples mystiques ; les premiers veulent pénétrer le secret de la création, les seconds s'en tiennent à leur propre cœur.

Plusieurs pères de l'église, Thomas Akempis, [316] Fénelon, Saint-François-de-Sales, etc. ; et chez les protestants un grand nombre d'écrivains anglais et allemands ont été des mystiques, c'est-à-dire des hommes qui faisaient de la religion un amour, et la mêlaient à toutes leurs pensées comme à toutes leurs actions.

Le sentiment religieux, qui est la base de toute la doctrine des mystiques, consiste dans une paix intérieure pleine de vie. Les agitations des passions ne laissent point de calme : la tranquillité de la sécheresse et de la médiocrité d'esprit tue la vie de l'âme ; il n'y a que dans le sentiment religieux qu'on trouve une réunion parfaite du mouvement et du repos. Cette disposition n'est continuelle, je crois, dans aucun homme, quelque pieux qu'il puisse être ; mais le souvenir et l'espérance de ces saintes émotions décident de la conduite de ceux qui les ont éprouvées.

Si l'on considère les peines et les plaisirs de la vie comme l'effet du hasard ou du bien joué, alors le désespoir, et la joie doivent être, pour ainsi dire, des mouvements convulsifs.

Car quel hasard que celui qui dispose de notre existence ! quel orgueil ou quel regret ne doit-on pas éprouver, quand il s'agit d'une [317] démarche qui a pu influencer sur tout notre sort ?

A quels tourments d'incertitude ne devrait-on pas être livré, si notre raison disposait seule de notre destinée dans ce monde ? Mais si l'on croit, au contraire, qu'il n'y a que deux choses importantes pour le bonheur, la pureté de l'intention et la résignation à l'évènement, quel qu'il soit, lorsqu'il ne dépend plus de nous, sans doute beaucoup de circonstances nous feront encore cruellement souffrir, mais aucune ne rompra nos liens avec le ciel. Lutter contre l'impossible est ce qui engendre en nous les sentiments les plus amers ; et la colère de Satan n'est autre chose que la liberté aux prises avec la nécessité, et ne pouvant ni la dompter, ni s'y soumettre.

L'opinion dominante parmi les chrétiens mystiques, c'est que le seul hommage qui puisse plaire à Dieu c'est celui de la volonté, dont il a fait don à l'homme : quelle offrande plus désintéressée pouvons-nous, en effet, présenter à la Divinité ? Le culte, l'encens, les hymnes ont presque toujours pour but d'obtenir les prospérités de la terre, et c'est ainsi, que la flatterie de ce monde entoure les monarques : mais se résigner à la volonté de Dieu, ne vouloir rien que ce qu'il veut, [318] c'est l'acte religieux le plus pur dont l'âme humaine soit capable. Trois sommations sont faites à l'homme pour obtenir de lui cette résignation, la jeunesse, l'âge mur, et la vieillesse : heureux ceux qui se soumettent à la première !

C'est l'orgueil en toutes choses qui met le Venin dans la blessure : l'âme révoltée accuse le ciel, l'homme religieux laisse la douleur agir sur lui selon l'intention de celui qui l'envoie ; il se sert de tous les moyens qui sont en Sa puissance pour l'éviter ou pour la soulager : mais quand l'évènement est irrévocable, les Caractères sacrés de la volonté suprême y sont empreints.

Quel malheur accidentel peut être comparé à la vieillesse et à la mort. Et cependant presque tous les hommes s'y résignent, parce qu'il n'y a point d'armes contre elles : d'où vient donc que chacun se révolte contre les malheurs particuliers, tandis que tous se plient sous le malheur universel ? C'est qu'on traite le sort comme un gouvernement à qui l'on permet de faire souffrir tout le monde, pourvu qu'il n'accorde de privilèges à personne.

Les malheurs que nous avons en commun avec nos semblables, sont aussi durs et nous [319] causent autant de souffrance que nos malheurs particuliers ; et cependant ils n'excitent presque jamais en nous la même rébellion. Pourquoi les hommes ne se disent-ils pas qu'il faut supporter ce qui les concerne personnellement, comme ils supportent la condition de l'humanité en général ? C'est qu'on croit trouver de l'injustice dans son partage individuel. Singulier orgueil de l'homme de vouloir juger la Divinité avec l'instrument qu'il a reçu d'elle !

Que sait-il de ce qu'éprouve un autre ? Que Sait-il de lui-même ? Que sait-il de rien, excepté de son sentiment intérieur ? Et ce sentiment, plus il est intime, plus il contient le secret de notre félicité, car, n'est-ce pas dans le fond de nous-mêmes que nous sentons le bonheur ou le malheur ? L'amour religieux ou l'amour-propre pénètrent seuls jusqu'à la source de nos pensées les plus cachées.

Sous le nom d'amour religieux sont Renfermées toutes les affections désintéressées et sous celui d'amour-propre tous les penchants égoïstes : de quelque manière que le sort nous seconde ou nous contrarie, c'est toujours de l'ascendant de l'un de ces amours sur l'autre que dépend la jouissance calme ou le mal aise inquiet.

[320] C'est manquer, ce me semble, tout-à-fait de respect à la Providence, que de nous supposer en proie à ces fantômes qu'on appelle les évènements, leur réalité consiste dans ce qu'ils produisent sur l'âme, et il- y a une égalité parfaite entre toutes les situations et toutes les destinées, non pas vues extérieurement, mais jugées d'après leur influence sur le perfectionnement religieux. Si chacun de nous veut examiner attentivement la trame de sa propre vie, il y verra deux tissus parfaitement distincts, l'un qui semble en entier soumis aux causes et aux effets naturels, l'autre dont la tendance tout-à-fait mystérieuse ne se comprend qu'avec le temps. C'est comme les tapisseries de hautelisse, dont on travaille les peintures à l'envers, jusqu'à ce que, mises en place, on en puisse juger l'effet. On finit par apercevoir même dans cette vie pourquoi l'on a souffert, pourquoi l'on n'a pas obtenu ce qu'on désirait. L'amélioration de notre propre cœur nous révèle l'intention bienfaisante qui nous a soumis à la peine ; car les prospérités de la terre auraient même quelque chose de redoutable si elles tombaient sur nous après que nous nous serions rendus coupables de grandes fautes : on se croirait alors, [321] abandonné par la main de celui qui nous livrerait au bonheur ici-bas, comme à notre seul avenir.

Ou tout est hasard, ou il n'y en a pas un seul dans ce monde, et s'il n'y en a pas, le sentiment religieux consiste à se mettre en harmonie avec l'ordre universel, malgré l'esprit de rébellion ou d'envahissement que l'égoïsme inspire à chacun de nous en particulier. Tous les dogmes et tous les cultes sont les formes diverses que ce sentiment religieux a revêtues selon les temps et selon les pays ; il peut se dépraver par la terreur, quoiqu'il soit fondé sur la confiance ; mais il consiste toujours dans la conviction qu'il n'y a rien d'accidentel dans les évènements, et que notre seule manière d'influer sur le sort, c'est en agissant sur nous-mêmes. La raison n'en règne pas moins dans tout ce qui tient à la conduite de la vie ; mais quand cette ménagère de l'existence l'a arrangée le mieux qu'elle a pu, le fond de notre cœur appartient toujours à l'amour, et, ce qu'on appelle la mysticité, c'est cet amour dans sa pureté la plus parfaite.

L'élévation de l'âme vers son Créateur est [322] le culte suprême des chrétiens mystiques ; mais ils ne s'adressent point à Dieu pour demander telle ou telle prospérité de cette vie. Un écrivain français qui a des lueurs sublimes, M. de Saint-Martin, a dit que la prière était la respiration de l'âme. Les mystiques sont pour la plupart convaincus qu'il y a réponse à cette prière, et que la grande révélation du christianisme peut se renouveler en quelque sorte dans l'âme, chaque fois qu'elle s'élève avec ardeur vers le ciel. Quand on croit qu'il n'existe plus de communication immédiate entre l'Être Suprême et l'homme, la prière n'est, pour ainsi dire, qu'un monologue ; mais elle devient un acte bien plus

secourable, lorsqu'on est persuadé, que la Divinité se fait sentir au fond de notre cœur.

En effet, on ne saurait nier, ce me semble, qu'il ne se passe en nous des mouvements qui ne nous viennent en rien du dehors et qui nous calment ou nous soutiennent sans qu'on puisse les attribuer à la liaison ordinaire des évènements de la vie.

Des hommes qui ont mis de l'amour-propre dans une doctrine en entier fondée sur l'abnégation de l'amour-propre, ont tiré parti de ces secours inattendus pour se faire [323] des illusions de tout genre : ils se sont crus des élus ou des prophètes : ils se sont imaginé qu'ils avaient des visions ; enfin ils sont entrés en superstition vis-à-vis d'eux-mêmes.

Que ne peut l'orgueil humain, puisqu'il s'insinue dans le cœur sous la forme même de l'humilité ! Mais il n'en est pas moins vrai que rien n'est plus simple et plus pur que les rapports de l'âme avec Dieu, tels qu'ils sont conçus par ce qu'on a coutume d'appeler les mystiques, c'est-à-dire, les chrétiens qui mettent l'amour dans la religion.

En lisant les œuvres spirituelles de Fénelon, qui pourrait n'être pas attendri ! Où trouver tant de lumières, tant de consolations, tant d'indulgence ? Il n'y a là ni fanatisme, ni austérités autres que celles de la vertu, ni intolérance, ni exclusion. Les diversités des communions chrétiennes ne peuvent être senties à cette hauteur qui est au-dessus de toutes les formes accidentelles que le temps crée et détruit.

Il serait bien téméraire, assurément, celui qui se hasarderait à prévoir ce qui tient à de si grandes choses : néanmoins j'oserai dire que tout tend à faire triompher Ses sentiments religieux dans les âmes. Le calcul a pris [324] un tel empire sur les affaires de ce monde, que les caractères qui ne s'y prêtent pas sont naturellement rejettes dans l'extrême opposé. C'est pourquoi tous les penseurs solitaires, d'un bout du monde à l'autre, cherchent à rassembler, dans un même foyer, les rayons épars de la littérature, de la philosophie et de la religion.

On craint en général que la doctrine de la résignation religieuse, appelée dans le siècle dernier le quiétisme, ne dégoûte de l'activité nécessaire dans cette vie. Mais la nature se charge assez de soulever en nous les passions individuelles pour qu'on n'ait pas beaucoup à craindre d'un sentiment qui les calme.

Nous ne disposons ni de notre naissance, ni de notre mort, et plus des trois quarts de notre destinée sont décidés par ces deux événements.

Nul ne peut changer les données primitives de sa naissance, de son pays, de son siècle, etc. Nul ne peut acquérir la figure ou le génie qu'il n'a pas reçus de la nature ; et de combien d'autres circonstances impérieuses encore la vie n'est-elle pas composée ?

Si notre sort consiste en cent lots divers, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui ne dépendent pas de nous ; et toute la fureur de notre [325] volonté se porte sur la faible portion qui semble encore en notre puissance. Or l'action de la volonté même sur cette faible portion est singulièrement incomplète. Le seul acte de la

liberté de l'homme qui atteint toujours son but, c'est l'accomplissement du devoir : l'issue de toutes les autres résolutions dépend en entier des accidents auxquels la prudence même ne peut rien. La plupart des hommes n'obtiennent pas ce qu'ils veulent fortement et la prospérité même, lorsqu'ils en ont, leur vient souvent par une voie inattendue.

La doctrine de la mysticité passe pour sévère, parce qu'elle commande le détachement de soi, et que cela semble avec raison fort difficile : mais elle est dans le fait la plus douce de toutes ; elle consiste dans ce proverbe, faire de nécessité vertu : faire de nécessité vertu, dans le sens religieux, c'est attribuer à la Providence le gouvernement de ce monde, et trouver dans cette pensée une consolation intime. Les écrivains mystiques, n'exigent rien au-delà de la ligne du devoir, telle que tous les hommes honnêtes l'ont tracée ; ils ne commandent point de se faire des peines à soi-même ; ils pensent que l'homme [326] ne doit, ni appeler sur lui la souffrance, ni s'irriter contre elle quand elle arrive. Quel mal pourrait-il donc résulter de cette croyance qui réunit le calme du stoïcisme avec la sensibilité des chrétiens ? — Elle empêche d'aimer, dira-t-on. — Ah ! ce n'est pas l'exaltation religieuse qui refroidit l'âme : un seul intérêt de vanité a plus anéanti d'affections qu'aucun genre d'opinions austères : les déserts même de la Thébaïde n'affaiblissent pas la puissance du sentiment, et rien n'empêche d'aimer que la misère du cœur.

L'on attribue faussement un inconvénient très grave à la mysticité. Malgré la sévérité de ses principes, on prétend qu'elle rend trop indulgent sur les œuvres, à force de ramener la religion aux impressions intérieures de l'âme, et qu'elle porte les hommes à se résigner à leurs propres défauts, comme aux événements inévitables. Rien ne serait assurément plus contraire à l'esprit de l'évangile que cette manière d'interpréter la soumission à la volonté de Dieu. Si l'on admettait que le sentiment religieux dispense en rien des actions, il en résulterait, non-seulement une foule d'hypocrites qui prétendraient qu'il ne faut pas les juger par ces vulgaires preuves de religion, qu'on appelle [327] les œuvres, et que leurs communications secrètes avec la Divinité sont d'un ordre bien supérieur à l'accomplissement des devoirs ; mais il y aurait aussi des hypocrites avec eux-mêmes, et l'on tuerait de cette manière la puissance des remords. En effet, qui n'a pas avec un peu d'imagination des moments d'attendrissement religieux ? Qui n'a pas quelquefois prié avec ardeur ? Et si cela suffisait pour être dispensé de la stricte observance des devoirs, la plupart des poètes pourraient se croire plus religieux que saint Vincent de Paul.

Mais c'est à tort que les mystiques ont été accusés de cette manière de voir ; leurs ouvrages et leur vie attestent qu'ils sont aussi réguliers dans leur conduite morale que les hommes soumis aux pratiques du culte le plus sévère : ce qu'on appelle de l'indulgence en eux, c'est la pénétration qui fait analyser la nature de l'homme, au lieu de s'en tenir à lui commander l'obéissance. Les mystiques s'occupant toujours du fond du cœur, ont l'air de pardonner ses égarements parce qu'ils en étudient les causes.

On a souvent accusé les mystiques, et même presque tous les chrétiens, d'être portés à [328] l'obéissance passive envers l'autorité quelle qu'elle soit, et l'on a prétendu que la soumission à la volonté de Dieu, mal comprise, conduisait un peu trop souvent à la soumission aux volontés des hommes.

...

Page 349

... **Saint Martin** en France, et bien d'autres encore, ont cru trouver dans la révélation du christianisme, des paroles mystérieuses qui pouvaient servir à ...

CHAPITRE VII.

Des philosophes religieux appelés Théosophes

LORSQUE j'ai rendu compte de la philosophie moderne des Allemands, j'ai essayé de tracer une ligne de démarcation entre celle qui s'attache à pénétrer les secrets de l'univers, et celle qui se borne à l'examen de la nature de notre âme. La même distinction se fait remarquer parmi les écrivains religieux : les uns dont j'ai déjà parlé dans les chapitres précédents s'en sont tenus à l'influence de la religion sur notre cœur : les autres, tels que Jacob Bœhme en Allemagne, Saint Martin en France, et bien d'autres encore, ont cru trouver dans la révélation du christianisme, des paroles mystérieuses qui pouvaient servir à dévoiler les lois de la création. Il faut en convenir, quand on commence à penser il est [350] difficile de s'arrêter ; et soit que la réflexion conduise au scepticisme, soit qu'elle mène à la foi la plus universelle, on est souvent tenté de passer des heures entières, comme les faquirs, à se demander ce que c'est que la vie. Loin de dédaigner ceux qui sont ainsi dévorés par la contemplation, on ne peut s'empêcher de les considérer comme les véritables seigneurs de l'espèce humaine, auprès desquels ceux qui existent sans réfléchir ne sont que des serfs attachés à la glèbe. Mais, comment peut-on se flatter de donner quelque consistance à ces pensées, qui, semblables aux éclairs, replongent dans les ténèbres après avoir un moment jeté sur les objets d'incertaines lueurs.

Il peut être intéressant, toutefois, d'indiquer la direction principale des systèmes théosophes, c'est-à-dire, des philosophes religieux, qui n'ont cessé d'exister en Allemagne, depuis l'établissement du christianisme, et surtout depuis la renaissance des lettres. La plupart des philosophes grecs ont fondé le système du monde sur l'action des éléments ; et si l'on en excepte Pythagore et Platon, qui tenaient de l'orient leur tendance à l'idéalisme, les penseurs de l'antiquité expliquent tous l'organisation [351] de l'univers par des lois physiques. Le christianisme, en allumant la vie intérieure dans le sein de l'homme, devait exciter les esprits à s'exagérer le pouvoir de l'âme sur le corps ; les abus auxquels les doctrines les plus pures sont sujettes, ont amené les visions, la magie blanche (c'est-à-dire celle qui attribue à la volonté de l'homme sans l'intervention des esprits infernaux la possibilité d'agir sur les Eléments), toutes les rêveries bizarres enfin qui naissent de la conviction que l'âme est plus forte

que la nature. Les sectes d'alchimistes, de magnétiseurs et d'illuminés, s'appuient presque toutes sur cet ascendant de la volonté qu'ils portent beaucoup trop loin, mais qui tient de quelque manière néanmoins à la grandeur morale de l'homme. Non seulement le christianisme, en affirmant la spiritualité de l'âme, a porté les esprits à croire à la puissance illimitée de la foi religieuse ou philosophique, mais la révélation a paru à quelques hommes un miracle continu qui pouvait se renouveler pour chacun d'eux, et quelques-uns ont cru sincèrement qu'une divination surnaturelle leur était accordée, et qu'il se manifestait en eux des vérités dont ils étaient plutôt les témoins que [352] les inventeurs. Le plus fameux de ces philosophes religieux, c'est Jacob Böhme, un cordonnier allemand, qui vivait au commencement du dix-septième siècle ; il a fait tant de bruit dans son temps, que Charles I. envoya un homme exprès à Görlitz, lieu de sa demeure, pour étudier son oeuvre et le rapporter en Angleterre. Quelques-uns de ses écrits ont été traduits en français par M. de Saint-Martin : ils sont très difficiles à comprendre ; cependant l'on ne peut s'empêcher de s'étonner qu'un homme sans culture d'esprit ait été si loin dans la contemplation de la nature.

Il la considère en général comme un emblème des principaux dogmes du christianisme ; partout il croit voir dans les phénomènes du monde les traces de la chute de l'homme et de sa régénération, les effets du principe de la colère et de celui de la miséricorde ; et tandis que les philosophes grecs tâchaient d'expliquer le monde par le mélange des éléments de l'air, de l'eau et du feu, Jacob Böhme n'admet que la combinaison des forces morales, et s'appuie sur des passages de l'évangile pour interpréter l'univers.

De quelque manière que l'on considère ces singuliers écrits qui, depuis deux cents ans, [353] ont toujours trouvé des lecteurs ou plutôt des adeptes, on ne peut s'empêcher de remarquer les deux routes opposées que suivent, pour arriver à la vérité, les philosophes spiritualistes, «t les philosophes matérialistes. Les uns croient que c'est en se déroband à toutes les impressions du dehors, et en se plongeant dans l'extase de la pensée, qu'on peut deviner la nature : les autres prétendent qu'on ne saurait trop se garder de l'enthousiasme et de l'imagination dans l'examen des phénomènes de l'univers ; l'on dirait que l'esprit humain a besoin de s'affranchir du corps ou de l'âme pour comprendre la nature, tandis que c'est dans la mystérieuse réunion des deux que consiste le secret de l'existence.

Quelques savants, en Allemagne, afferment qu'on trouve, dans les ouvrages de Jacob Böhme, des vues très profondes sur le monde physique ; l'on peut dire au moins qu'il y a autant d'originalité dans les hypothèses des philosophes religieux sur la création que dans celles de Thalès, de Xénophane, d'Aristote, de Descartes et de Leibnitz. Les théosophes déclarent que ce qu'ils pensent leur a été révélé, tandis que les philosophes en général se croient uniquement conduits par leur propre [354] raison ; mais puisque les uns et les autres aspirent à connaître le mystère des mystères, que signifient à cette hauteur les mots de raison et de folie ? et pourquoi flétrir de la dénomination d'insensés, ceux qui croient trouver dans

l'exaltation de grandes lumières ? C'est un mouvement de l'âme d'une nature très remarquable, et qui ne lui a sûrement pas été donné seulement pour le combattre.

Page 362

... cette assemblée avait pour objet la réforme des francs-maçons d'Allemagne, et il paraît que les opinions mystiques en général, et celles de **Saint-Martin** ...

[355]

CHAPITRE VIII.

De l'esprit de secte en Allemagne.

L'HABITUDE de la méditation porte à des rêveries de tout genre sur la destinée humaine. La vie active peut seule détourner notre intérêt de la source des choses, mais tout ce qu'il y a de grand ou d'absurde en fait d'idées, est le résultat du mouvement intérieur qu'on ne peut dissiper au dehors. Beaucoup de gens sont très irrités contre les sectes religieuses ou philosophiques, et leur donnent le nom de folies, et de folies dangereuses. Il me semble que les égarements même de la pensée sont bien moins à craindre pour le repos et la moralité des hommes, que l'absence de la pensée. Quand on n'a pas en soi cette puissance de réflexion qui supplie à l'activité [356] matérielle, on a besoin d'agir sans cesse et souvent au hasard.

Le fanatisme des idées a quelquefois conduit, il est vrai, à des actions violentes, mais c'est presque toujours parce qu'on a recherché les avantages de ce monde à l'aide des opinions abstraites. Les systèmes métaphysiques sont peu redoutables en eux-mêmes, ils ne le deviennent que quand ils sont réunis à des intérêts d'ambition, et c'est alors de ces intérêts dont il faut s'occuper si l'on veut modifier les systèmes ; mais les hommes capables de s'attacher vivement à une opinion indépendamment des résultats qu'elle peut avoir sont toujours d'une noble nature.

Les sectes philosophiques et religieuses qui, sous divers noms, ont existé en Allemagne, n'ont presque point eu de rapport avec les affaires politiques, et le genre de talent nécessaire pour entraîner les hommes à des résolutions vigoureuses s'est rarement manifesté dans ce pays.

On peut se disputer sur la philosophie de Kant, sur les questions théologiques, sur l'idéalisme ou l'empirisme, sans qu'il en résulte jamais rien que des livres.

L'esprit de secte et l'esprit de parti diffèrent [357] à beaucoup d'égards; l'esprit de parti présente les opinions par ce qu'elles ont de saillant pour les faire comprendre au vulgaire ; et l'esprit de secte, surtout en Allemagne, tend toujours vers ce qu'il y a de plus abstrait : il faut; dans l'esprit de parti, saisir le point de

vue de la multitude pour s'y placer ; les Allemands ne pensent qu'à la théorie, et dût-elle se perdre dans les nuages, ils l'y suivront.

L'esprit de parti excite dans les hommes de certaines passions communes qui les réunissent en masse. Les Allemands subdivisent tout à force d'expliquer, de distinguer et de commenter. Ils ont une sincérité philosophique singulièrement propre à la recherche de la vérité, mais point du tout à l'art de la mettre en œuvre. L'esprit de secte n'aspire qu'à convaincre ; l'esprit de parti veut rallier.

L'esprit de secte se dispute sur les idées ; l'esprit de parti veut du pouvoir sur les hommes. Il y a de la discipline dans l'esprit de parti, et de l'anarchie dans l'esprit de secte.

L'autorité quelle qu'elle soit, n'a presque rien à craindre de l'esprit de secte, on le satisfait en laissant une grande latitude à la pensée ; mais l'esprit de parti n'est pas si facile à contenter, et ne se borne point à ces [358] conquêtes intellectuelles dans lesquelles chaque individu peut se créer un empire sans destituer un possesseur.

On est en France beaucoup plus susceptible de l'esprit de parti que de l'esprit de secte : on s'y entend trop bien au réel de la vie, pour ne pas transformer en action ce qu'on désire, et en pratique ce qu'on pense ; mais peut-être y est-on trop étranger à l'esprit de secte : on n'y tient pas assez aux idées abstraites pour mettre de la chaleur à les défendre ; d'ailleurs, l'on ne veut être lié par aucun genre d'opinions, afin de s'avancer plus libre au-devant de toutes les circonstances. Il y a plus de bonne foi dans l'esprit de secte que dans l'esprit de parti, ainsi les Allemands doivent être bien plus propres à l'un qu'à l'autre.

Il faut distinguer trois espèces de sectes religieuses et philosophiques en Allemagne ; premièrement, les différentes communions chrétiennes qui ont existé, surtout à l'époque de la réformation, lorsque tous les esprits se sont tournés vers les questions théologiques ; secondement, les associations secrètes ; et enfin, les adeptes de quelques systèmes particuliers, dont un homme est le chef. Il faut ranger dans la première classe les anabaptistes [359] et les Moraves ; dans la seconde, la plus ancienne des associations secrètes, les francs-maçons ; et, dans la troisième, les différents genres d'illuminés.

Les anabaptistes étaient plutôt une secte révolutionnaire que religieuse ; et comme ils durent leur existence à des passions politiques et non à des opinions, ils passèrent avec les circonstances. Les Moraves, tout-à-fait étrangers aux intérêts de ce monde, sont, comme je l'ai dit, une communion chrétienne de la plus grande pureté. Les quakers portent au milieu de la société les principes des Moraves : ceux-ci se retirent du monde pour être plus sûrs de rester fidèles à ces principes.

La franc-maçonnerie est une institution beaucoup plus sérieuse en Ecosse et en Allemagne qu'en France. Elle a existé dans tous les pays ; mais il paraît cependant que c'est de l'Allemagne, surtout, qu'est venue cette association, transportée ensuite en Angleterre par les Anglo-Saxons, et renouvelée à la mort de Charles 1^{er} par les partisans de la restauration, qui se rassemblèrent près de

l'église de Saint Paul, pour rappeler Charles II, sur le trône. On croit aussi que les francs-maçons, [360] surtout en Ecosse, se rattachent de quelque manière à l'ordre des Templiers. Lessing a écrit sur la franc-maçonnerie un dialogue où son génie lumineux se fait éminemment remarquer. Il affirme que cette association a pour but de réunir les hommes malgré les barrières établies par la société ; car si, sous quelques rapports, l'état social forme un lien entre les hommes en les soumettant à l'empire des lois, il les sépare par les différences de rang et de gouvernement : cette fraternité, véritable image de l'âge d'or, a été mêlée dans la franc-maçonnerie à beaucoup d'autres idées qui sont aussi bonnes et morales. On ne saurait se dissimuler cependant, qu'il est dans la nature des associations secrètes de porter les esprits vers l'indépendance ; mais ces associations sont très favorables au développement des lumières, car tout ce que les hommes font par eux-mêmes et spontanément, donne à leur jugement plus de force et d'étendue.

Il se peut aussi que les principes de l'égalité démocratique se propagent par ce genre d'institutions qui met les hommes en évidence d'après leur valeur réelle et non d'après leur rang dans le monde. Les associations secrètes [361] apprennent quelle est la puissance du nombre et de la réunion, tandis que les citoyens isolés sont, pour ainsi dire, des êtres abstraits les uns pour les autres. Sous ce rapport, ces associations pourraient avoir une grande influence dans l'état ; mais il est juste cependant de reconnaître que la franc-maçonnerie ne s'occupe en général que des intérêts religieux et philosophiques.

Ses membres se divisent entre eux en deux classes ; la franc-maçonnerie philosophique et la franc-maçonnerie hermétique ou égyptienne. La première a pour objet l'église intérieure ou le développement de la spiritualité de l'âme. La seconde se rapporte aux sciences, à celles qui s'occupent des secrets de la nature. Les frères Rose-Croix, entre autres, sont un des grades de la franc-maçonnerie, et les frères Rose-Croix dans l'origine étaient alchimistes.

De tout temps et dans tous les pays il a existé des associations secrètes, dont les membres avaient pour but de se fortifier mutuellement dans la croyance à la spiritualité de l'âme ; les mystères d'Eleusis chez les païens, la secte des Esséniens chez les Hébreux, étaient fondés sur cette doctrine [362] qu'on ne voulait pas profaner en la livrant aux plaisanteries du vulgaire. Il y a près de trente ans qu'à Wilhelmsbad il y eut une assemblée de francs-maçons présidée par le duc de Brunswick ; cette assemblée avait pour objet la réforme des francs-maçons d'Allemagne, et il paraît que les opinions mystiques en général, et celles de Saint-Martin en particulier, influèrent beaucoup sur cette réunion. Les institutions politiques, les relations sociales et souvent même celles de famille, ne prennent que l'extérieur de la vie : il est donc naturel que de tout temps on ait cherché quelque manière intime de se reconnaître et de s'entendre ; et tous ceux dont le caractère a quelque profondeur, se croient des adeptes et cherchent à se distinguer par quelques signes du reste des hommes. Les associations secrètes dégénèrent avec le temps ; mais leur principe est presque toujours un sentiment d'enthousiasme comprimé par la société.

Il y a trois classes d'illuminés ; les illuminés mystiques, les illuminés visionnaires, et les illuminés politiques. La première, celle dont Jacob Bœhme, et dans le dernier siècle Pasqualis et Saint-Martin peuvent être considérés [363] comme les chefs, tient par divers liens à cette église intérieure, sanctuaire de ralliement pour tous les philosophes religieux ; ces illuminés s'occupent uniquement de la religion et de la nature interprétée par les dogmes de la religion.

Les illuminés visionnaires, à la tête desquels on doit placer le suédois Swedenborg, croient que par la puissance de la volonté ils peuvent faire apparaître des morts et opérer des miracles. Le feu roi de Prusse Frédéric Guillaume a été induit en erreur par la crédulité de ces hommes ou par leurs ruses, qui avaient l'apparence de la crédulité. Les illuminés idéalistes dédaignent ces illuminés visionnaires comme des empiriques ; ils méprisent leurs prétendus prodiges, et pensent que la merveille des sentiments de l'âme doit l'emporter à elle seule sur toutes les autres.

Enfin, des hommes qui n'avoient pour but que de s'emparer de l'autorité dans tous les états, et de se faire donner des places, ont pris le nom d'illuminés ; leur chef était un Bavaois, Weissaupt, homme d'un esprit supérieur, et qui avait très bien senti la puissance qu'on pouvait acquérir en réunissant les forces éparses des individus et en les [364] dirigeant toutes vers un même but. Un secret, quel qu'il soit, flatte l'amour-propre des hommes ; et quand on leur dit qu'ils sont de quelque chose dont leurs pareils ne sont pas, on acquiert toujours de l'empire sur eux.

L'amour-propre se blesse de ressembler à ta multitude ; et dès qu'on veut donner des marques de distinction connues ou cachées, on est sûr de mettre en mouvement l'imagination de la vanité, la plus active de toutes.

Les illuminés politiques n'avaient pris des autres illuminés que quelques signes pour se reconnaître ; mais les intérêts, et non les opinions, leur servaient de point de ralliement.

Ils avoient pour but, il est vrai, de réformer l'ordre social sur de nouveaux principes ; toutefois, en attendant l'accomplissement de ce grand œuvre, ce qu'ils voulaient d'abord, c'était de s'emparer des emplois publics. Une telle secte a bien des adeptes par tout pays, qui s'initient d'eux-mêmes à ses secrets : en Allemagne, cependant, cette secte est la seule peut-être qui ait été fondée sur une combinaison politique ; toutes les autres sont nées d'un enthousiasme quelconque, et n'ont eu que la recherche de la vérité pour but.

Parmi les hommes qui s'efforcent de pénétrer [365] les secrets de la nature, il faut compter les alchimistes, les magnétiseurs, etc. il est probable qu'il y a beaucoup de folie dans ces prétendues découvertes ; mais qu'y peut-on trouver d'effrayant ! Si l'on arrivait à reconnaître dans les phénomènes physiques ce qu'on appelle du merveilleux ! on en aurait avec raison de la joie. Il y a des moments où la nature paraît une machine qui se meut constamment par les mêmes ressorts, et c'est alors que son inflexible régularité fait peur ; mais quand

on croit entrevoir en elle quelque chose de spontané comme la pensée, un espoir confus s'empare de l'âme, et nous dérobe au regard fixe de la nécessité. Au fond de tous ces essais et de tous ces systèmes scientifiques et philosophiques, il y a toujours une tendance très marquée vers la spiritualité de l'âme. Ceux qui veulent deviner les secrets de la nature, sont très opposés aux matérialistes ; car c'est toujours dans la pensée qu'ils cherchent la solution de l'énigme du monde physique. Sans doute un tel mouvement dans les esprits pourrait conduire à de grandes erreurs ; mais il en est ainsi de tout ce qui est animé ; dès qu'il y a vie, il y a danger. [366] Les efforts individuels finiraient par être interdits si l'on s'asservissait à la méthode qui régulariserait les mouvements de l'esprit, comme la discipline commande à ceux du corps. Le problème consiste donc à guider les facultés sans les comprimer ; et l'on voudrait qu'il fut possible d'adapter à l'imagination des hommes l'art encore inconnu de s'élever avec des ailes, et de diriger le vol dans les airs.

Affichage du livre entier _ _

Histoire critique du magnétisme animal Page 293 de Joseph Philippe François Deleuze 1813 638 pages ... de Swedenborg et de Saint-Martin, où cette puissance de la ...

Page 246

[245]

CHAPITRE XII

Digression sur les doctrines mystiques.

C'EST une chose assez remarquable qu'on est généralement mieux instruit des divers systèmes de philosophie religieuse imaginés chez les anciens que de ceux des temps modernes. Il n'est pas un point des théogonies égyptiennes, grecques, indiennes, Scandinaves, qui n'ait été l'objet des plus profondes recherches. Tout ce qui est relatif aux mystères d'Isis, de Cérès, de Bacchus a été discuté avec beaucoup d'érudition, tandis qu'on a négligé de s'occuper de semblables objets lorsqu'ils appartenaient à des temps voisins de nous. Voici, ce me semble, la raison de cette différence.

Dans le dix -septième siècle les controverses occupaient tous les esprits. Dans le siècle suivant la philosophie en a fait sentir le vide, et elle a montré que le raisonnement devait être appliqué à des objets plus utiles. En cela elle a sans doute rendu un service essentiel ; mais il eût été intéressant de conserver l'histoire des vaines tentatives qu'on a faites pour découvrir des vérités [246] indépendantes de celles qui nous sont connues par l'observation des objets extérieurs.

Si on la fait pour les systèmes anciens et non pour les modernes, c'est que ceux-ci reposent sur des idées empruntées au christianisme, et que M. de Voltaire, qui

a exercé une grande influence sur l'esprit de son siècle, a versé le ridicule sur les discussions relatives aux dogmes de la religion chrétienne. Plusieurs écrivains ont exposé les rêveries des platoniciens et des éclectiques : on a commenté Plotin et Porphyre ; mais quant à Jacob Boehme, à Swedenborg, à Saint-Martin, on s'est contenté de dire que ces auteurs étaient des fous, sans chercher si dans leurs nombreux ouvrages il n'y avait pas des aperçus ingénieux, des traits d'une morale élevée, et surtout un enchaînement singulier de principes et de conséquences. Je ne prétends point que ces écrits doivent être étudiés : on peut certainement mieux employer son temps : je dis seulement que ceux qui entreprennent de donner l'histoire des opinions des hommes ne doivent point passer sous silence celles qui ont eu de nombreux partisans; qu'avant de les juger ils doivent les connaître, et qu'il vaut mieux exposer un système chimérique et en montrer la fausseté que de se borner à le rejeter avec mépris. [247] Le dédain pour ce qui tient aux opinions religieuses a eu d'autres conséquences. Plusieurs écrivains de beaucoup de talent, frappés des maux que la superstition avait causés, ont cru devoir en tarir la source, et, dans cette vue, ils ont vivement attaqué la religion chrétienne ; mais on s'aperçoit qu'ils ne l'avaient pas considérée dans son ensemble et sous son véritable point de vue.

Les théologiens orthodoxes, et les philosophes de l'école de Diderot et d'Helvétius s'adressent à deux classes différentes de lecteurs. Ceux qui lisent les écrits des uns ne lisent pas ceux des autres, et assez ordinairement, ni les philosophes ne connaissent les preuves sur lesquelles Pascal et Bossuet croyaient que la religion était solidement établie, ni les théologiens ne connaissent les objections de leurs adversaires. Les deux partis prennent une route si différente que les traits qu'ils se lancent réciproquement se perdent dans l'espace qui les sépare. Je ne veux point ici décider entre eux : je fais seulement observer que, lorsqu'on se propose de traiter une question, on ferait bien de commencer par l'envisager dans toute son étendue.

En essayant de donner une idée de la doctrine de quelques hommes qui, d'après leurs méditations et des révélations dont ils s'imaginent avoir été favorisés, se sont fait une espèce de [248] religion particulière, je commence par avertir que je n'adopte point cette doctrine, que je ne prétends en aucune manière la proposer comme admissible, et que mon but est seulement d'examiner si elle est plus absurde que les systèmes métaphysiques de Platon, de Leibnitz, de Huet, de Malebranche, etc., qui, bien qu'on les juge dépourvus de toute vraisemblance, n'ont jamais empêché qu'on n'en respectât les auteurs.

Cependant, pour exposer cette doctrine sous le jour le plus favorable, il faut que, faisant abstraction de mon sentiment particulier, je la considère, non comme fausse, mais comme problématique, et que je fasse connaître les preuves sur lesquelles se fondent ceux qui en sont persuadés. Il faut aussi que j'examine si, en adoptant les principes de cette doctrine, on arriverait aux résultats auxquels on croit généralement qu'elle conduit : si par exemple la réalité des prévisions et

des prophéties en serait la conséquence nécessaire ; enfin quelle serait son influence sur la morale et sur la conduite des hommes.

Pour éviter toute dénomination équivoque ou injurieuse, je donnerai à ceux qui professent cette doctrine le nom de Théosophes (1) ; c'est celui [249] que les hommes qui la croient vraie donnent aux maîtres dont Ils se regardent comme les disciples [250]

Note

(1) Il est d'autant plus essentiel de les désigner par une dénomination [249] particulière, qu'on a mal à propos donné le nom d'illuminés à une secte très-dangereuse répandue en Allemagne, et dont les principes ne tendaient à rien moins qu'à bouleverser la société. Il y avait dans cette secte des enthousiastes, des dupes et des fous.

Mais comme leurs folies pouvaient avoir les suites les plus funestes, il était du devoir du magistrat d'en arrêter la propagation.

Un écrivain dont j'estime le courage, les intentions et les talents, a confondu sous le nom d'illuminés tous ceux qui ont adopté ou paru adopter des idées mystiques ; il a enveloppé dans la même proscription l'ancien hérésiarque Mânes, Swedenborg, Kant, Saint-Martin, Weishaupt et les énergumènes de la révolution française.

Il a cru voir dans la doctrine des théosophes la source de celle des jacobins, et il a prétendu que leurs opinions religieuses étaient un voile destiné à couvrir le projet de renverser le trône et l'autel, et de saper les fondements de la société civile. On s'étonne des rapprochements qu'il établit entre les hommes les plus opposés par le caractère et par les principes. Cet écrivain aurait été plus utile ; il aurait obtenu l'assentiment des hommes sages, si, se défendant de toute exagération, il se fût borné à dire que les doctrines mystiques ayant beaucoup de partisans dans le nord de l'Europe vers la fin du dernier siècle, on s'en était servi pour faire passer d'autres idées ; que les auteurs de ces doctrines, livrés à des méditations solitaires, ne s'étaient pas doutés qu'on emploierait leur langage pour soutenir des opinions contraires aux leurs, et qu'on tirerait des conséquences révoltantes de leurs principes et de leurs vœux pour le bien général ; que, par des interprétations forcées de l'Écriture, ces doctrines dénaturaient l'esprit du christianisme ; que la religion chrétienne, prise dans sa simplicité, suffit aux hommes pour les diriger dans leur conduite et les consoler dans leurs malheurs ; qu'étant destinée à tous, elle est claire pour tous, et qu'on ne gagne rien à y ajouter de nouveaux mystères. Enfin, qu'il est [250] dangereux d'exciter l'enthousiasme, parce que ceux qui en sont une fois atteints ne voient plus les choses sous leur véritable jour, et peuvent être entraînés dans toutes sortes d'erreurs. Quant à ce que cet auteur dit du danger des sociétés secrètes, je suis parfaitement de son avis.

[250] et aux écrivains dont les ouvrages leur paraissent en renfermer les principes.

La question relative à la vérité des doctrines mystiques est extrêmement compliquée, ou plutôt elle renferme une foule de questions. Parmi ces questions il en est dont la négative entraînerait la ruine du système, et dont l'affirmative ne prouve rien pour les autres questions.

Il en est aussi qui sont isolées, et sur lesquelles on peut indifféremment adopter l'affirmative ou la négative, sans que cela influe sur l'ensemble.

Voyons quelques-unes de ces questions :

i ° Existe-t-il un Dieu qui nous a créés ?

2° Existe-t-il en nous une substance distincte de la matière, et qui est le principe du sentiment et de la pensée ?

3° Cette substance survit-elle au corps ?

4° Cette substance, quoiqu'elle se serve des organes du corps, et qu'elle reçoive par eux les sensations, peut-elle dans certains cas sentir et penser sans le secours de ces organes ?

Voilà quatre questions qui sont liées les unes aux autres. Ceux qui nient les trois premières ne peuvent entrer dans aucune discussion sur les suivantes. [251] Il est inutile de les prouver ici, l'existence de Dieu, l'immatérialité et l'immortalité de l'âme ayant été le sujet d'un grand nombre d'ouvrages de philosophie (1).

Note

[251] (1) Parmi les preuves physiques propres à établir l'existence de Dieu, il en est une à laquelle il me semble qu'on n'a pas fait attention, et je demande la permission de l'exposer en peu de mots. Ceux qui ne reconnaissent pas qu'une cause intelligente a créé ou arrangé le monde, sont forcés d'admettre l'une de ces deux suppositions,

Ou que l'homme a existé de toute éternité sur la terre, ou qu'il a commencé d'y exister à une époque plus ou moins reculée. Examinons ces deux suppositions. Tons ceux qui depuis un siècle ont étudié l'histoire naturelle et la géologie conviennent que la terre a été autrefois dans un état de mollesse ; qu'elle a été couverte par les eaux, et que les minéraux qui sont à sa surface ont été cristallisés dans un fluide. Des indices de cristallisation se montrent même dans les roches primitives ; et, quant aux roches secondaires, la chose est évidente, puisqu'elles renferment une innombrable quantité de corps organisés. Or, dans cet état de mollesse, la terre ne pouvait être propre à l'habitation de l'homme. Ajoutez à cela qu'on n'a trouvé nulle part un ossement humain fossile : ce qui ne démontre pas rigoureusement, mais ce qui concourt à prouver que l'existence de l'homme sur la terre est postérieure à celle de plusieurs quadrupèdes qui sont aujourd'hui perdus, lesquels eux-mêmes n'y ont été placés qu'après les coquillages.

Ces faits sont tellement certains qu'aucun naturaliste ne regarde comme possible que l'état actuel de notre globe soit semblable à son état antérieur, et qu'on est généralement d'accord que la terre a [252] subi plusieurs grandes révolutions qui ont changé la forme des continents.

Le système de Buffon, que tout a d'abord été produit par le feu, est contredit par les observations ; mais quand on l'adopterait, il n'en serait pas moins évident que l'homme n'a pas vécu sur la terre de toute éternité.

Voilà donc la première supposition détruite, de l'aveu de tous les savants : passons à la seconde.

Savoir, que l'existence de l'homme sur la terre date seulement de la dernière ou de l'avant-dernière révolution du globe ; que cette révolution soit éloignée de 7,000 ans ou de 70,000 ans, cela ne fait rien.

Dans cette hypothèse, il faut nécessairement de deux choses l'une :

Ou bien que, dès son origine, l'homme ait été, quant à son organisation physique, à peu près semblable à ce qu'il est actuellement :

Ou bien qu'il ait eu d'abord une organisation plus simple et différente, qui, par des changements graduels et successifs, l'a fait parvenir à son état actuel.

Si dans le moment où la terre l'a produit il était enfant, comment a-t-il été nourri jusqu'à son entier développement ? S'il était homme fait, comment, sans éducation, a-t-il pu tout à coup voir, marcher, chercher sa nourriture ? Il faudra supposer qu'il a d'abord été pendant longtemps nourri par l'atmosphère qui l'environnait, supposition dépourvue de tout fondement, et que contredit l'analogie. D'un autre côté, comment la terre a-t-elle formé non-seulement un individu dont toutes les parties sont faites les unes pour les autres, ou, si l'on ne voit là qu'une cristallisation déterminée par la force d'un esprit vital, comment a-t-elle formé à la fois il s'ensuit qu'elle peut penser et sentir sans le secours des organes extérieurs. Je sais que quelques philosophes ont prétendu admettre deux ou plusieurs individus de sexe différent, et qui sont évidemment faits l'un pour l'autre.

Reste la seconde hypothèse, que l'homme actuel est le perfectionnement d'un être plus simple ; car on ne peut en imaginer une troisième.

Cette hypothèse, que l'homme a d'abord été un animal gélatineux qui vivait dans les eaux, et que ses organes se sont formés et développés peu à peu par l'influence des circonstances et par celle des habitudes, a été proposée par de savants naturalistes. C'est la seule qui puisse expliquer comment l'homme a pris naissance sur notre planète sans y avoir été placé par une cause intelligente.

Mais ce changement dans les êtres organisés, par lequel un mollusque devient un poisson, puis un phoque, puis un singe ou tout autre animal, et enfin un homme, est non-seulement dépourvu de preuves, mais encore contraire à toutes les notions que donne l'étude de l'anatomie comparée. C'est un système que le plus savant zoologiste de nos jours a victorieusement réfuté dans ses écrits et dans ses leçons.

Il est absolument impossible d'imaginer une hypothèse qui ne rentre dans l'une ou l'autre de celles que je viens de discuter, sans avoir recours à une cause intelligente. Le mot nature est vague. Si la nature agit pour un but qu'elle connaît, alors elle est Dieu, si elle agit aveuglément, elle n'est pas un être, elle est seulement l'ensemble des choses.

Maintenant, en laissant de côté toutes les preuves métaphysiques de l'existence de Dieu, que les philosophes, et surtout Rousseau, ont exposées avec tant d'éloquence, je demande s'il n'est pas plus raisonnable de croire qu'une cause intelligente a placé l'homme sur la terre, que de supposer qu'une organisation compliquée, dont toutes les parties sont nécessaires les unes aux [255] autres, s'est formé graduellement dans une suite de siècles ; et si ceux qui ont dit, par exemple, que l'homme avait un nez parce qu'il avait l'habitude de se moucher, n'ont pas avancé des propositions, qui, bien loin d'appuyer leur système, servent à en faire sentir l'absurdité.

[252] La réponse à la quatrième question se déduit des deux précédentes ; car si l'on convient que l'âme est immatérielle et qu'elle survit au corps, [253] il s'ensuit qu'elle peut penser et sentir sans le secours des organes extérieurs. Je sais que quelques philosophes ont prétendu admettre [254] l'immortalité de l'âme, tandis qu'ils ont voulu établir qu'elle ne pouvait avoir aucune idée sans le secours des organes ; mais ces deux propositions sont tellement contradictoires que j'ai peine à croire qu'on les ait associées de bonne foi.

Passons à une autre série de questions :

5° La substance spirituelle agit-elle sur la matière ?

La réponse est évidente, dès qu'on admet que l'homme est composé de corps et d'esprit, ou d'une substance matérielle et d'une substance immatérielle.

6° Comment l'esprit et la matière sont-ils unis ? et comment agissent-ils l'un sur l'autre ?

Question insoluble dans l'état actuel de nos connaissances. Il suffit d'admettre le fait sans s'inquiéter de l'explication ; mais il faut avertir que les théosophes croient que l'homme est composé de trois substances, savoir le corps, l'esprit et l'âme. Ils regardent l'âme comme une substance intermédiaire entre l'esprit et la matière, et qui établit entre eux la communication.

[255]

7° Existe-il des esprits qui ne soient point liés à un corps ?

Cette question peut être examinée sous plusieurs points de vue, et l'on peut établir l'affirmative par plusieurs moyens.

1° Par l'analogie.

Puisque l'âme existe après « la mort, il peut exister d'autres substances de même nature qu'elle. En supposant Dieu esprit pur, on doit penser qu'il ne s'est pas borné à créer des esprits liés pour un temps à un corps : on doit même présumer

qu'il a mis dans la création du 'monde spirituel la même gradation, la même variété que dans celle du monde matériel, et qu'il y a plusieurs classes d'êtres, tous infiniment au-dessous de lui, mais cependant intermédiaires entre lui et l'homme. Cette opinion n'est pas particulière aux théosophes ; plusieurs philosophes l'ont adoptée, et l'on sait qu'elle a été principalement soutenue de nos jours par Bonnet de Genève. Ces êtres, s'ils existent, doivent probablement être doués de facultés diverses, d'inclinations diverses et de divers degrés d'intelligence.

2° Par des faits.

Quoique ces êtres ne puissent se rendre perceptibles à nos sens d'une manière immédiate, puisque la matière est seule l'objet de nos sensations, ils pourraient cependant se manifester à nous par des impressions que les [256] corps sont incapables de produire ; mais de telles preuves n'auraient de valeur qu'autant qu'on les aurait soumises à une critique toujours négligée par ceux qui sont disposés à les admettre.

5° Par l'autorité. On peut dire que l'existence de ces êtres a été regardée comme une vérité par presque tous les peuples, qu'elle se trouve liée aux diverses religions, et qu'il est téméraire de rejeter sans examen une croyance qui dans tous les siècles a été répandue sur toute la Terre. Nous parlons de notre raison ; mais les hommes qui ont pensé autrement que nous n'étaient-ils pas des êtres raisonnables ?

8° Autre question.

L'existence de ces esprits une fois admise, doit-on croire qu'ils puissent entrer en communication avec les hommes ?

Je réponds que je n'en sais rien : mais comme c'est de la réponse affirmative à cette question que dépend l'admission de toutes les doctrines mystiques, et que je me suis engagé à faire valoir les motifs de ceux qui adoptent ces doctrines, je dois faire observer,

1° que cette croyance a été admise dans toutes les religions et par tous les peuples ;

2° qu'elle ne contrarie aucun des principes auxquels nous sommes conduits par l'observation de la nature et par la saine métaphysique ;

3° que les objections qu'on lui a opposées ne sont nullement décisives. Cette question doit être discutée par l'examen [257] des faits historiques. Bien des gens ont cru et croient encore être en communication avec les esprits, ils prétendent les voir ou les entendre, et cela ne prouve rien ; car ceux qui l'assurent, fussent-ils d'ailleurs des hommes du plus grand sens, peuvent bien être atteints d'une maladie nerveuse et dupes de leur imagination. Les révélations qu'ils croient avoir reçues ne seraient une preuve concluante qu'autant qu'elles auraient un caractère surnaturel : car la connaissance de ce qui se passe loin de nous, non plus que celle d'un événement à venir, ne démontre pas toujours que la révélation en soit due à des esprits, comme je l'ai fait voir en expliquant la prévision des somnambules.

Mais il est des opérations magiques, c'est-à-dire des moyens que certaines personnes prétendent avoir de communiquer avec les esprits, et dont elles disent même avoir rendu témoins des gens qui n'y croyaient pas.

Pour savoir à quoi s'en tenir, il faudrait discuter la vérité des relations qui ont été données de cet ordre de faits : la chose n'est pas impossible, et ce qu'il y a de plus difficile, c'est de se garantir de tout préjugé pour ou contre. Je ne conseille à personne d'entreprendre cet examen : mais il est de la justice de ne pas traiter de visionnaires ceux qui disent l'avoir fait, avant [258] d'avoir acquis quelque preuve de leur erreur. En effet, quand même cet ordre surnaturel existerait, l'ordre physique n'en éprouverait aucune altération ; tout se passerait dans un monde à part, ceux qui n'y sont point entrés ne pourraient opposer que des preuves négatives et conséquemment insuffisantes.

9° Autre question.

Si cette communication peut exister, est-elle ou non dépendante de la volonté de l'homme ?

Cette question, comme la précédente, ne peut être décidée que par l'examen des faits : rien à priori ne conduit à admettre l'affirmative.

10° Les êtres avec lesquels on peut entrer en communication sont-ils bons ou méchants, véridiques ou menteurs ? ou plutôt ces êtres ne sont-ils pas de différente nature, n'ont-ils pas des facultés et des inclinations diverses, tellement qu'ils forment une échelle depuis le dernier degré de malice jusqu'à la bonté la plus parfaite ? Si l'on l'admettait ce principe, il s'ensuivrait qu'il y a une magie criminelle qui consiste dans la communication avec les esprits méchants, et une magie pure et sainte qui consiste dans la communication avec les bons. Il s'ensuivrait encore : Que les esprits médians, et par cela même inférieurs à l'homme, peuvent seuls être soumis à sa volonté et employés par lui à servir ses passions : tandis que les esprits bons ne se rendent à la prière de l'homme qu'autant que celui-ci est bon lui-même, et qu'il est animé des intentions les plus pures. En effet, selon les théosophes les esprits supérieurs ne sont jamais déterminés à agir que par le désir du bien, ils ne se communiquent à l'homme que pour l'instruire de ce qu'il lui est réellement utile de savoir; ils n'obéissent jamais à sa curiosité, moins encore à ses passions : d'où il suit qu'ils n'entretiennent de relations qu'avec ceux qui, dégagés des affaires passagères de ce monde, sont uniquement occupés du perfectionnement de leur âme, du bien général et de la vie à venir.

On voit que je ne prétends décider aucune de ces questions. Je n'ai nulle envie d'entrer en communication avec les mauvais esprits, et je me crois bien loin de cette pureté nécessaire pour entrer en communication avec les bons. Je dis ce qui peut être, sans autre but que de montrer qu'on ne doit pas rejeter avec mépris et sans aucun examen des opinions adoptées de tout temps et dans tous les pays par des hommes qui, sur tout autre objet, étaient aussi sages et peut-être plus vertueux que nous.

J'avoue que les objections qu'on a faites contre ces opinions m'ont paru extrêmement faibles.

...

Page 293

[291] Ces résultats sont :

- 1° Que la doctrine des théosophes n'est nullement prouvée ;
- 2° Que quoiqu'elle ne soit point prouvée, elle n'est point absurde en elle-même, ni contraire à ce que la raison nous engage à croire ;
- 3° Que quand elle serait vraie, la connaissance n'en serait pas nécessaire aux hommes, attendu que, pour être instruit de cette doctrine, il faut commencer par pratiquer la vertu, et qu'une fois qu'on est vertueux, on jouit par cela même des avantages qu'elle pourrait procurer ;
- 4° Que la prudence conseille de ne pas employer son temps à examiner les divers fondements de cette doctrine, parce que le merveilleux qui l'accompagne peut exalter l'imagination, et nous détourner d'études plus certaines et plus utiles ;
- 5° Qu'en négligeant d'étudier cette doctrine, l'on n'a pas le droit de la mépriser, et moins encore celui de mépriser les hommes qui la professent, et qui trouvent en elle une base aux principes de la plus pure morale, et un motif pour supporter sans murmure tous les malheurs de la vie ;
- 6° Que cette doctrine n'a rien de commun avec celle du magnétisme ; que même la connaissance du magnétisme tend à en éloigner, parce qu'on voit dans l'action du magnétisme la cause naturelle de la plupart des phénomènes [293] qui ont conduit les hommes à adopter une philosophie occulte (1) ;
- 7° Enfin, que lors même qu'on croirait à l'existence d'un monde intellectuel, et à la communication des êtres de ce monde avec l'âme humaine, cette opinion ne devrait influencer en rien sur les jugements qu'on porterait des phénomènes du monde physique attendu que ces deux mondes sont étrangers l'un à l'autre, et ne sont pas régis par les mêmes lois.

Note

(1) Je ne connais qu'un seul principe fondamental qui appartienne à la fois aux doctrines mystiques et à la théorie du magnétisme ; c'est Celui que l'homme a la faculté d'agir sur ses semblables par l'influence de sa volonté. Je pourrais citer plusieurs passages de Jacob Boehme, de Swedenborg et de Saint-Martin, où cette puissance de la volonté est clairement énoncée. Si cette vérité eût d'abord été reconnue par des philosophes, ils se seraient bornés à en tirer des conséquences raisonnables et faciles à prouver par l'expérience ; ils auraient cherché à connaître l'instrument employé par la volonté, et ils auraient ainsi prévenu les erreurs et les extravagances dans lesquelles les théosophes et les magnétiseurs se sont également laissé entraîner.

Les membres de la société exégétique de Stockholm, ceux qui ont adopté leurs opinions, et généralement tous ceux que j'ai désignés sous le nom de spiritualistes, ont fait beaucoup de tort au magnétisme, en le présentant comme une preuve de leurs idées mystiques, et en citant comme des oracles les folies que disaient leurs somnambules. Souvent même les effets qu'ils ont produits sur leurs malades ont été plus nuisibles qu'utiles, parce que le magnétisme trouble l'harmonie au lieu de la rétablir, lorsqu'il est dirigé de manière à exciter l'imagination.

Affichage du livre entier _ _

Sendschreiben über die Entartung des teutschen Landbau's Page 3 de Jos Karl Bayrhammer 1813 134 pages ...

Erstes Sendschreiben worin der Thierdienst der rationellen Schule nachgewiesen, und die Falschheit ihres Gewerbezweckes nach seinen Gesetzen gerichtet wird.

Puis : Citation en français dans un ouvrage en langue allemande.

« L'homme n'est pas à présentement le maître de ses pensées, et c'est un tourment pour lui que d'avoir à attendre celles qu'il désire, et à repousser celles qu'il craint ! »

Un Philosophe inconnu.

Rapport avec lcsm ? ... retrouvez la citation !

Affichage du livre entier

1814

Archiv für alte und neue Kirchengeschichte Page 198 de Carl Friedrich Stäudlin, Heinrich Gottlieb Tzschirner 1814... :

Ministère de l'homme esprit par le philosophe inconnu, ...

Ecriture dite gothique en France

Affichage du livre entier _ _

1815

1816

Biographie moderne ou galerie historique (1816)

Biographie moderne ou galerie historique, civile, militaire, politique, littéraire et judiciaire contenant les portraits politiques des Français de l'un et de l'autre sexe, morts ou vivants, qui se sont rendus plus ou moins célèbres depuis le commencement de la révolution jusqu'à nos jours, par leurs talents, leurs emplois, leurs malheurs, leur courage, leurs vertus ou leurs crimes.

Deuxième édition, revue, corrigée, considérablement augmentée, et ornée de cent cinquante portraits en taille-douce, à laquelle on a ajouté un Précis historique de tous les évènements qui se sont succédés depuis la convocation des Notables jusqu'au rétablissement de Sa Majesté Louis XVIII sur le trône de France

Tome troisième

Paris, chez :

Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n° 30 ;

Delaunay, Palais Royal, galerie de Bois ;

Et à Mons, chez Leroux, libraire.

1816, page 226

Saint-Martin

SAINT-MARTIN (Louis-Claude de), chef de la secte des martinistes.

Il naquit à Amboise le 18 janvier 1743 d'une famille distinguée par ses services militaires, et devint lui-même lieutenant dans le régiment de Foix ; mais son amour pour le calme ne put s'accorder avec le tumulte des armes, et il obtint sa retraite après six ans de service. Il se mit alors à voyager, et vint à Lyon, où il resta trois ans solitaire et presque inconnu. Il se retira ensuite Paris, où sa vie paisible et obscure le mit à l'abri des fureurs de la révolution, qui le trouva impassible. Sans crainte comme sans passion, n'approuvant ni ne blâmant rien avec excès, son âme repliée: sur elle-même ne parut jamais oublier un moment les idées philosophiques qui lui étaient chères. Il mourut à Aunai, dans la maison du sénateur Lenoir- la-Roche, près de Sceaux, le 15 octobre 1803, à l'âge de soixante deux ans. Saint-Martin doit sa réputation au livre intitulé : *Des Erreurs et de la Vérité, ou les Hommes rappelés au principe universel de la science* : il parut en 1775, et a eu un grand nombre d'éditions. « C'est pour avoir oublié, dit l'auteur, les principes dont je traite, que toutes les erreurs dévorent la terre, et que les hommes ont embrassé une variété universelle de dogmes et de

systèmes... Cependant, quoique la lumière soit faite pour tous les yeux, il est encore plus certain que tous les yeux ne sont pas faits pour la voir dans son éclat, et le petit nombre de ceux qui sont dépositaires des vérités que j'annonce, est voué à la prudence et à la discrétion, par les engagements les plus formels. Aussi me suis-je permis d'user de beaucoup de réserve dans cet écrit, et de m'y envelopper souvent d'un voile que les yeux les moins ordinaires ne pourront pas toujours percer, d'autant que j'y parle quelquefois de toute autre chose que de ce dont je parais traiter. » On sent qu'avec une pareille explication, on peut être obscur et inintelligible tout à son aise, et l'auteur, à cet égard, tient tout ce qu'il promet. Ses raisonnements, pour des lecteurs vulgaires, paraissent ceux d'un fou ; mais ses disciples, appelés *martinistes* du nom de leur maître, les révèrent comme ceux d'un sage. On a imprimé à Londres en anglais un ouvrage en deux volumes, comme une suite de celui de Saint-Martin ; mais celui-ci n'a eu aucune part, et cette prétendue suite, dit-on, n'a aucun rapport avec la base du système et les opinions de l'auteur. Saint-Martin a encore publié un volume, sous le titre : *Tableau de l'ordre naturel*, un peu moins obscur que le précédent, et qui a obtenu peu de succès.

Mémoires pour servir a l'histoire ecclésiastique, pendant le dix-huitième siècle Page 609 de Michel Pierre Joseph Picot 1816

A travers les calculs et les abstractions, l'obscurité et les bizarreries du philosophe inconnu et très-digne de l'être, perce le dessein de refaire le ...

12 octobre. — Louis-Claude de Saint-Martin, théosophe et chef d'école, naquit à Amboise en 1743, et mourut à Autray* (*pour Aulnay), près Châtillon. Ses partisans le célèbrent comme auteur de je ne sais quel système de spiritualité et de métaphysique inintelligible. Il l'a consigné dans plusieurs écrits, dont le plus fameux est intitulé : *Des erreurs et de la vérité*, par un philosophe inconnu, 1776, 3 volumes. C'est à l'occasion de ce livre que Voltaire écrivait à d'Alembert, le 22 octobre 1776 : Je ne crois pas qu'on ait jamais rien imprimé de plus absurde, de plus obscur, de plus fou et de plus sot. C'est ainsi que Voltaire qualifiait ce galimatias, où il est difficile de rien comprendre. L'auteur admet deux principes des choses, un bon et un méchant. Selon lui, l'homme était autrefois sans corps et dans un état de délices ; il a perdu ces avantages en allant de quatre à neuf ; il les retrouvera en revenant de neuf à quatre. A travers les calculs et les abstractions, l'obscurité et les bizarreries du philosophe inconnu et très digne de l'être, perce le dessein de refaire le monde, de ramener l'homme vers son état primitif, de le rendre à la nature, et de réaliser des rêves qui seraient trop dangereux, s'ils n'étaient souverainement absurdes. Saint-Martin est encore

auteur de l'Eclair sur l'association humaine, 1797 ; de l'Esprit des choses, 1800 ; de l'Homme de désir, 1802 ; de la Lettre sur la révolution, 1795, du Nouvel homme, 1796, du Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers, 1782; de l'Aurore naissante, traduite de Jacques Boehm, 1800 ; et du Ministère de l'homme esprit, 1802. Il y a beaucoup d'affinité entre les rêveries de Saint-Martin et celles de Swedemborg, et l'on ne saurait s'étonner que les auteurs de systèmes si absurdes aient trouvé des disciples.

** J'apprécie la référence d'un catholique fervent à Voltaire...

Page 609

Saint-Martin est encore auteur de l'Eclair sur l'association humaine, 1797 ; de l'Esprit des choses, 1800 ; de l'Homme de désir, 1802 ; de la Lettre sur la ...

Affichage du livre entier _ _

1818

Mémoires pour servir a l'histoire du jacobinisme Page 245

de Augustin Barruel, abbé Barruel 1818 (Voyez Suite des erreurs et de la vérité, par un **philosophe inconnu ...** livre de **Saint- Martin**, se sert de ce titre pour piquer davantage la curiosité. ...

voir fichier lcsm Barruel

Page 244

Celui des arrière-maçons, qui aurait suivi une autre marche pour arriver au même point, doit au moins prendre garde de ne pas discréditer cet art de la Cabale. S'il ne veut pas de cet art pour lui-même, qu'il dise au moins que « *L'Astrologie judiciaire n'a rien de merveilleux que ses moyens ; que son but est fort simple ; qu'il est très possible qu'à l'heure de votre naissance un astre soit placé sous tel point du ciel, à tel aspect ; et que la nature alors ait pris une route, qui par le concours de mille causes enchaînées, doit vous être funeste ou favorable.* » Qu'il ajoute quelques sophismes pour accréditer ces idées ; pourvu qu'en même temps il se donne pour philosophe, la secte lui saura bon gré d'un service, qui tend au moins à venger le maçon cabaliste de nos mépris, et qui peut donner à l'art quelque importance. (*Voyez Suite des erreurs et de la vérité¹, par un philosophe inconnu, année maçonnique*) 5784, chap. vices et Avantages (a).

J'ai peur de fatiguer le lecteur par le détail de ces absurdités des arrières maçons, mais j'écris pour fournir des preuves à l'historien. En assignant les grandes causes de la révolution, il faudra bien au moins qu'il ait une idée

¹ Barruel affirme que lcsm n'est pas l'auteur de la suite des erreurs et de la vérité, mais n'hésite pas à l'utiliser pour démontrer les imaginaires dangers de la secte !

générale des systèmes d'impiété et de rébellion qui l'ont amenée. Je lui épargne les pénibles recherches ; il ne lui restera qu'à vérifier les preuves, il saura au moins où elles reposent. D'ailleurs une des principales ruses de la secte est de cacher non seulement ses dogmes et la variété des moyens qu'ils lui fournissent pour tendre au même but, mais encore, si elle pouvait y réussir, de cacher jusqu'au nom de ses diverses classes. Telle que l'on croirait la moins impie, la moins rebelle, se trouvera précisément celle qui fit le plus d'efforts et qui mit le plus d'art à vivifier les anciens systèmes des plus grands ennemis du christianisme et des gouvernements.

On pourra s'étonner de me voir comprendre dans cette classe nos francs-maçons Martinistes ; c'est cependant de ceux-là que je veux parler.

J'ignore l'origine de ce M. de Saint-Martin qui leur laissa son nom ; mais je défie que sous un extérieur de probité et sous un ton dévotieux, emmiellé, mystique, on trouve plus d'hypocrisie que dans cet avorton de l'esclave curbique². J'ai vu des hommes qu'il avait séduits ; j'en ai vus qu'il voulait séduire ; tous m'ont parlé de son grand respect pour Jésus-Christ, pour l'évangile, pour les gouvernements ; je prends, moi, sa doctrine et son grand objet dans ses productions, dans celle qui a fait l'apocalypse de ses adeptes, dans son fameux ouvrage des Erreurs et de la Vérité.

Je sais ce qu'il en coûte pour aller déchiffrer les énigmes de cette œuvre de ténèbres ; mais il faut bien avoir pour la vérité, la constance que les adeptes ont pour le mensonge.

Il faut de la patience pour découvrir tout l'ensemble du code Martiniste, à travers le langage mystérieux des nombres et des énigmes. Epargnons, autant qu'il est possible, ce travail au lecteur. Que le héros de ce code, le fameux Saint-Martin se montre à découvert, et aussi hypocrite que son maître, il ne sera plus que le vil copiste des inepties de l'esclave hérésiarque, plus généralement [247] connu sous le nom de Manès. Avec toute sa marche tortueuse, on le verra conduire ses adeptes dans les mêmes sentiers, leur inspirer la même haine des autels du christianisme, du trône des souverains, et même de tout gouvernement politique. Commençons par son système religieux. En réduisant au moins de pages possible, des volumes, des tas d'absurdités, je sais bien que j'aurai besoin d'invoquer encore la patience du lecteur ; mais enfin les maçons Martinistes ont singulièrement contribué à la révolution, il faut bien encore que leurs sottises philosophiques soient connues.

Qu'on imagine d'abord un *Etre premier, Unique, Universel, sa cause à lui-même et source de tout principe*. Dans cet être universel, on croira avoir vu le Dieu Grand-Tout encore, le vrai Panthéisme. C'est bien là l'Etre premier des Martinistes ; (Des Erreurs et de la Vérité, 2e partie, page 149) mais de ce Dieu

² Manès ou l'esclave Curbique, d'après Barruel, il est le fils bâtard de la veuve du Scythien, et c'est la raison du cri des maçons «A moi les enfants de la veuve». L'origine de Manès était rapportée diversement par les Pères grecs et par les écrivains orientaux, nous le savons désormais né en avril 216 en Babylonie dans un lieu proche de [Séleucie-Ctésiphon](#). Son père se nommait Pateg.

Grand-Tout ils font le double Dieu, ou bien les deux grands principes, l'un bon, l'autre mauvais. Celui-là, quoique produit par le premier être, tient cependant de lui-même toute sa puissance et toute sa valeur.

Il est infiniment bon, il ne peut que le bien. Il produit un nouvel être de la même substance que lui, bon d'abord comme lui, mais qui devient infiniment méchant et ne peut que le mal. (Sect. 1^{ère}) Le Dieu ou le Principe bon, quoique tenant de soi toute sa puissance, ne pouvait former ni ce monde, ni aucun être corporel, sans les moyens du Dieu méchant. (Id. des Causes temporelles, enchaînements.) L'un agit, l'autre réagit, leurs combats forment le monde ; et les corps sortent de ces combats du Dieu ou bon, du Dieu ou du Principe mauvais. L'homme existait déjà en ce temps-là ; car « il n'y a point d'origine qui surpasse celle de l'homme. Il est plus ancien qu'aucun être de la nature ; il existait avant la naissance des génies, et cependant il n'est venu qu'après eux. » (Id. de l'Homme primitif.) L'homme existe sans corps dans ces temps antiques. Et « cet état était bien préférable à celui où il se trouve actuellement. Autant son état actuel est borné et semé de dégoûts, autant l'autre avait été illimité et semé de délices. » Id.³ (a)

Par l'abus de sa liberté, il s'écarta du centre où le bon principe l'avait placé ; alors il eut un corps ; et ce moment fut celui de sa première chute. Mais dans sa chute même, il conserva sa dignité. Il est encore de la même essence que le Dieu bon. Pour nous en convaincre nous n'avons qu'à réfléchir sur la nature de la pensée ; nous verrons bientôt qu'étant simple, unique et immuable, il ne peut y avoir qu'une espèce d'êtres qui en soient susceptibles, parce que rien n'est commun parmi des êtres de différentes natures. Nous verrons que si l'homme a en lui cette idée d'un être supérieur, et d'une cause active, intelligente, qui exécute les volontés, il doit être de la même essence que cet être supérieur. » (Id. Affinité des êtres pensants, page 205.) Ainsi dans le système du Martiniste, le principe bon, le principe mauvais et tout être pensant ; c'est-à-dire, ainsi à cette [249] école Dieu, le démon et l'homme ne sont que des êtres d'une même nature, d'une seule et même essence et d'une même espèce. On voit que si l'adepte ne croit pas être Dieu ou démon, ce n'est pas au moins la faute de ses maîtres. Il y a cependant entre l'homme et le mauvais principe une différence assez remarquable ; car le démon, principe séparé du Dieu bon, n'y reviendra jamais ; au lieu que l'homme redeviendra un jour tout ce qu'il fut avant les germes et les temps. « Il s'égara d'abord, en allant de quatre à neuf ; il se retrouvera en revenant de neuf à quatre. »⁴(a)

³ (a) Je me sers ici de l'édition d'Edimbourg, an 1782, je dois en prévenir, parce que celle-ci est devenue moins énigmatique. A mesure que le philosophisme ou l'impiété gagnait du terrain, les Martinistes ont cru pouvoir se rendre un peu plus intelligibles ; et l'on a supprimé ou mis en caractères ordinaires ce qui n'était d'abord qu'exprimé par les chiffres, dont les premières éditions étaient surchargées.

⁴ (a) M. de Saint-Martin donnait précisément un jour cette même leçon au marquis de C.... ; il traçait son cercle sur la table, puis il montrait le centre et ajoutait : Voyez-vous comment tout ce qui part de ce centre s'échappe par le rayon pour arriver à la circonférence ? Je le vois, répondit M. le Marquis, mais je vois aussi, qu'arrivé à la circonférence, ce corps parti du centre peut s'échapper par la

Ce langage énigmatique s'éclaircit à mesure que le Martiniste avance dans ses mystères. On lui apprend que le nombre quatre est la ligne droite ; on lui dit de plus que le nombre neuf est la circonférence ou la ligne courbe ; (Id. pages 106 et 126, 2e part.) enfin il est instruit que le soleil est le nombre quaternaire ; que le nombre neuf c'est la lune, et par conséquent la terre dont elle est le satellite ; (Id. p. 114 et 215) et l'adepte en conclut que l'homme, avant les temps, était dans le soleil ou dans le centre de la lumière ; qu'il s'en est échappé par le rayon, et qu'arrivé jusqu'à la terre, en passant par la lune, il reviendra un jour à son centre pour se réunir un jour au Dieu bon. En attendant qu'il puisse jouir de ce bonheur, on a grand tort de prétendre le mener à la sagesse par le tableau effrayant des peines temporelles, dans une vie à venir. Ce tableau n'est rien quand on ne le sent pas ; or ces aveugles maîtres ne pouvant nous faire connaître qu'en idée les tourments qu'ils imaginent, doivent nécessairement faire peu d'effet sur nous. » (Id. sect. 1ère)

Plus clairvoyant que ces maîtres aveugles, le Martiniste efface de tout code moral ces frayeurs d'un enfer et de toutes les peines à venir ; car on peut l'observer chez les sophistes d'arrière-maçons comme chez les sophistes de nos académies, c'est toujours là que tendent les systèmes. On dirait qu'ils ne connaissent pas d'autres moyens d'éviter cet enfer que d'enseigner qu'il n'en existe point, c'est-à-dire, que d'enhardir les peuples, de s'enhardir soi-même à tous les crimes qui le méritent davantage.

Au lieu de cet enfer, il n'y a pour l'adepte Martiniste que trois mondes temporels ; il n'y a que trois degrés d'expiation ou trois grades dans la vraie F. M. » (Franc-maçonnerie.)

C'est nous dire, ce semble, assez clairement, que le parfait franc-maçon n'a plus ni souillures à craindre, ni expiation à désirer ; mais ce qui ne peut plus au moins être douteux pour aucune espèce de lecteur, c'est combien l'impiété domine à travers toutes ces absurdités que les loges Martinistes opposent aux vérités évangéliques. Ce n'était pas assez pour cette secte que la haine du Christ renouvelant, propageant ces antiques délires et ces blasphèmes d'une philosophie insensée – il fallait encore que la haine des lois, des souverains et des gouvernements vînt se mêler à ses mystères ; et en cela l'adepte Martiniste n'a

tangente ou par la ligne droite, et je ne vois plus alors comment vous prouverez qu'il doit absolument revenir au centre. Il n'en fallut pas davantage pour embarrasser le docteur des Martinistes. Il n'en demeura pas moins persuadé que les âmes sorties de Dieu par le nombre 4 y rentreront par le nombre 9.

sur les jacobins d'autre avantage que celui d'avoir mieux combiné la ruse des systèmes avec le vœu de la rébellion, avec le serment d'abattre tous les trônes.

Que l'adepte zélé ne se récrie point ici, et qu'il ne parle pas surtout de son respect pour les gouvernements. J'ai vu, j'ai entendu ses protestations et celles de ses maîtres ; mais j'ai aussi entendu ses leçons. Il a beau les donner en secret et les envelopper de ses énigmes, s'il ne me restait pas à dévoiler un jour des illuminés d'un autre genre, je le dirais sans hésiter : Des sectes conspirantes contre l'Empire et tout gouvernement civil, les adeptes des loges Martinistes sont la pire de toutes.

Avec leur peuple souverain, il fallait aux Necker, aux Lafayette, aux Mirabeau, leur roi constitutionnel ; il fallait à Brissot, à Sieyès, à Pétion, au moins leur république. Ils admettaient au moins des conventions, des pactes, des serments ; l'adepte Martiniste ne reconnaît pour légitimes, ni les empires que peuvent avoir fondés la violence, la force, la conquête ; ni les sociétés qui devraient leur origine aux conventions, aux pactes les plus libres. Les premiers sont l'ouvrage de la tyrannie que rien ne légitime ; quelque antique qu'ils soient, la prescription n'est que l'invention des hommes pour suppléer au devoir d'être justes aux lois de la nature, qui jamais ne prescrivent.

L'édifice formé sur l'association volontaire est tout aussi imaginaire que celui de l'association forcée. (Id. sect. 5.) C'est à prouver ces deux assertions, la dernière surtout, que le héros⁵ des Martinistes consacre ses sophismes. C'est peu même pour lui de décider l'impossibilité, qu'il y ait jamais eu d'Etat social formé librement de la part de tous les individus ; il demande si l'homme aurait le droit de prendre un pareil engagement, s'il était raisonnable de se reposer sur ceux qui l'auraient formé ; il examine, et il conclut : « L'association volontaire n'est pas réellement plus juste ni plus sensée qu'elle n'est praticable ; puisque par cet acte il faudrait que l'homme attachât à un autre homme un droit, dont lui-même n'a pas la propriété (celui de sa liberté) celui de disposer de soi ; et puisque, s'il transfère un droit qu'il n'a pas, il fait une convention absolument nulle et que ni lui, ni les chefs, ni les sujets ne peuvent faire valoir attendu quelle n'a pu les lier ni les uns ni les autres. » (Id. 2e part. sect. 5, p. 9.)

Je sais qu'on trouvera à la suite de ces leçons des protestations de fidélité, de soumission, des invitations à ne point troubler l'ordre actuel des lois et des

⁵ Héros pour héraut ?

gouvernements ; mais je sais que la stupidité seule peut être dupe de ces vains artifices.

Lorsque le Martiniste nous a dit que tout est nul dans les sociétés formées librement, que tout est nul dans les sociétés formées par la force ; quelles sont donc les lois civiles, quels sont les magistrats, les princes qui pourront exiger des sujets cette soumission ?

Je sais encore que le héros des Martinistes redoute les dangers de l'insurrection, de la révolte ; mais ces dangers pour lui se réduisent à ceux que court l'individu par des actes de violence, d'autorité privée. Quand la multitude se trouvera imbue des principes du Martiniste ; quand le danger des violences privées ne sera plus à craindre, à quoi pourront servir ces restrictions et toutes ces prétendues exhortations à maintenir la paix et l'ordre des sociétés civiles existantes ? Et cette [253] multitude, que ne fait pas le Martiniste pour lui persuader qu'il n'existe, qu'il n'exista jamais un seul prince, un seul gouvernement civil et légitime ?

Sans cesse il nous rappelle à cette prétendue origine première « dans laquelle les droits d'un homme sur un autre homme n'étaient pas connus, parce qu'il était hors de toute possibilité ces droits existassent entre des êtres égaux, » (Voyez surtout pages 16 et 17, 2e part.) Il lui suffit de voir que les gouvernements varient, qu'ils se succèdent, que les uns ont péri, que les autres périssent ou périront avant la fin du monde, pour ne voir dans eux que les caprices des hommes et le fruit de leur imagination déréglée. (Id. Instabilité des gouvernements, pages 34 et 35.)

Enfin je sais qu'il est pourtant aux yeux des adeptes Martinistes un vrai gouvernement, une véritable autorité de l'homme sur les hommes, que ce gouvernement est même celui qu'il leur plaît d'appeler monarchie ; mais, malgré tous les tours et les détours du langage mystérieux, c'est ici que se montre la conspiration la plus générale contre les républiques et contre tout empire politique.

Dans ce langage mystérieux et plein d'artifice, il est absolument une supériorité que l'homme peut acquérir sur l'homme, supériorité de connaissances, de moyens, d'expérience, qui le rapprochant davantage de son premier état, le rendront supérieur par le fait « et par nécessité même ; parce que les autres hommes s'étant moins exercés, et n'ayant point recueilli les mêmes fruits, auront vraiment besoin de lui, comme étant dans l'indigence et dans

l'obscurcissement de leurs facultés. » (Page 18.) On croirait à ce langage que dans le système du Martiniste, celui-là seul peut exercer sur ses semblables une autorité légitime qui en acquiert le droit par ses vertus, par son expérience, et par plus de moyens d'être utile. C'est là en effet le premier artifice d'un système, qui, déjà écarte loin du trône tout droit de succession héréditaire, qui soumet tous les droits du souverain aux caprices, aux jugements des factieux et de la populace, sur la vertu, les connaissances, les succès de celui qui gouverne.

Mais suivons leurs leçons, et malgré toute l'obscurité de leur langage, essayons de le rendre intelligible : « Si chaque homme, nous disent-ils, » parvenait au même degré de sa puissance, chaque homme serait alors un roi. »

A ces mots il est déjà aisé de voir que pour le Martiniste, celui-là seul n'est pas encore son roi, qui n'est pas encore arrivé au dernier degré de sa puissance, ou de ses forces dans l'état naturel.

Avancez encore, et vous saurez que c'est dans cette différence seule que peuvent résider les titres d'une vraie autorité politique ; que c'est là le principe d'unité, le seul donné par la nature pour exercer une autorité légitime sur les hommes, le seul flambeau qui puisse les réunir en corps. (Id. page 29.)

Vous croiriez chercher inutilement dans l'histoire des hommes une société, où celui-là seul commande, dont la puissance ou les facultés se sont le mieux développées dans l'ordre naturel ; on celui-là seul obéit, qui n'a point encore atteint ce degré de puissance ; le Martiniste vous fera remonter « à cet âge heureux, qu'on a dit n'exister que dans l'imagination des poètes, parce que nous en étant éloignés et n'en connaissant plus les douceurs, nous avons eu la faiblesse de croire que, puisqu'il avait passé pour nous, il devait avoir cessé d'être. » (Ibid.)

Si vous ne voyez pas alors que la seule autorité légitime est celle qui s'exerçait dans ces temps antiques, appelés l'âge d'or, où il n'y avait d'autre roi que le père de la famille ; où l'enfant se trouvait roi lui-même, aussitôt que les forces et l'âge avaient développé sa puissance ; si au lieu de sentir ces conséquences, vous objectez encore que nul gouvernement ne s'est perpétué depuis l'origine du monde ; et que par conséquent la règle qu'on vous donne pour découvrir le seul gouvernement légitime, ne vous en montre aucun ; en vous laissant encore le soin de deviner, l'adepte reprendra : « Cependant c'est une des vérités que je puisse le mieux affirmer, et je ne m'avance point trop, en certifiant à mes semblables qu'il y a des gouvernements qui se soutiennent

depuis que l'homme est sur la terre, et qui subsisteront jusqu'à la fin ; et cela par les mêmes raisons qui m'ont fait dire qu'ici-bas il y avait toujours eu, et qu'il y aurait toujours des gouvernements légitimes. » (Id. page 35 et 36.)

Cherchez donc à présent quels sont, quels peuvent être ces gouvernements légitimes que le Martinisme fait profession de reconnaître. Voyez ceux qui existent depuis que l'homme est sur la terre, et qui subsisteront jusqu'à la fin ; en trouverez- vous d'autre que celui des patriarches ou des premières familles gouvernées par la seule autorité du père ? Pour les temps moins anciens, en trouverez-vous d'autres que celui des familles isolées, ou des nomades, des tartares, ou bien des sauvages errants sans autre roi que le chef, le père des enfants ? C'est là en effet que ceux dont les années ont également développé les forces, la puissance, se trouvent tous égaux, et chacun roi ; c'est-à-dire chacun délivré de toute autre loi que de celles qu'il se fait à lui-même, et chacun acquérant à ce même âge tout l'empire d'un père [256] sur ses enfants. Si vous voulez encore, voyez ce même gouvernement, jusque dans nos sociétés civiles. L'intérieur de chaque famille prise séparément, et indépendamment de la société générale, vous en offre l'image. C'est-là qu'il se conserve depuis l'origine du monde, et qu'il existera jusqu'à la fin des temps. Rappelez à présent tout ce qu'on vous a dit de tous les autres gouvernements formés, ou par la force, ou par des conventions libres ; de ces gouvernements qui passent, se succèdent, se détruisent tous avec le temps, et qui par cela seul vous démontrent combien peu ils furent légitimes ; vous concevrez enfin assez clairement que tout le zèle du Martiniste pour la vraie monarchie, pour le gouvernement seul, légitime, seul dans l'ordre de la nature, et seul aussi durable que le monde, n'est autre chose que le vœu de réduire toute société, toute autorité légitime, à celle du père régnant sur ses enfants, de renverser tout autre trône, toute autre monarchie, toute autre loi, que celle du règne des patriarches.

Oui, c'est-là que revient tout le système politique des Martinistes. Il ne serait pas impossible d'en dévoiler bien des détails, bien d'autres impiétés, bien d'autres blasphèmes, soit religieux, soit politiques. Il ne serait pas impossible entre autres de prouver que, d'après nos Martinistes, le grand adultère de l'homme, la véritable cause de ses grands malheurs dans ce monde, le vrai péché originel du genre humain, c'est d'avoir fait divorce avec les lois de la nature pour se soumettre aux lois qu'elle réprovoe, aux lois des empereurs, des rois, des républiques mêmes, à toute autre autorité qu'à celle des pères sur les enfants. (Voyez. 2e partie, article Adultère, sect. 5.) Mais ce serait encore là le langage

des énigmes à dévoiler. Ce travail devient fastidieux pour moi ; il pourrait l'être [257] aussi pour mes lecteurs. J'espère qu'ils me sauront quelque gré de leur avoir épargné au moins une partie du travail qu'il en coûte pour réunir et rapprocher ces traits lumineux que la secte, à travers ce tas d'obscurités mystérieuses, laisse échapper de temps à autre, et dont l'ensemble bien saisi ne laisse plus douter du grand objet de son apocalypse.

En lisant et en étudiant ce code étrange, on serait presque toujours tenté de décider comme Voltaire, de penser avec lui, que *jamais on n'imprima rien de plus absurde et de plus obscur, de plus fou et de plus sot* ; on s'étonnerait presque autant que lui, qu'un pareil code eût fait des enthousiastes, et que je ne sais quel Doyen de la philosophie eût pu s'en trouver enchanté. (Voyez lettre de Voltaire, à d'Alembert 22 octobre 1776.) Mais ce Doyen sans doute n'avait pas envoyé le vrai mot à Voltaire ; il ne lui avait pas dit que cette obscurité elle-même devenait pour la secte un des plus grands moyens d'écraser et l'autel et le trône. Les œuvres de Voltaire lui-même étaient moins exaltées que cette apocalypse des Martinistes. Plus elle était obscure, plus ils savaient inspirer la curiosité d'en pénétrer les mystères.

Les adeptes du premier rang se chargeaient d'en donner l'explication aux jeunes novices. Il était surtout des novices femelles dont on savait piquer la curiosité. Leur boudoir devenait une école secrète, où l'adepte interprète développait l'énigme de chaque page. La novice extasiée s'applaudissait d'entendre des mystères inconnus au vulgaire. Peu à peu la novice devenait elle-même interprète, et fondait une espèce d'école. Ce n'est point au hasard que j'en parle ; et dans Paris et dans les provinces, surtout dans Avignon, chef-lieu des Martinistes, il était de ces sortes d'écoles secrètes [258] destinées à l'explication du code mystérieux ; j'ai connu, et je connais des hommes appelés, introduits à ces écoles. Elles disposaient à l'initiation ; on y apprenait de plus l'art de tromper les simples par ces apparitions factices, qui ont fini par rendre la secte ridicule ; l'art d'évoquer les morts ; l'art de faire parler des hommes absents, de voir ce qu'ils faisaient à mille lieues de nous. Enfin ce que les charlatans de tous les âges étudiaient pour faire illusion à la populace et gagner son argent, les Martinistes l'étudiaient pour faire des impies et renverser les trônes.

Cette secte faisait bien des dupes en France, en Allemagne, j'en ai trouvé jusques en Angleterre ; et j'ai vu que partout son dernier secret consistait à montrer dans la révolution française, le feu qui purifie l'univers. Quelque nombreuse que soit cette classe de maçons Martinistes elle n'approche pas

cependant de la multitude des maçons éclectiques. Et ceux-ci en effet devaient dominer dans un siècle où le philosophisme des athées, des déistes, succédait aux anciennes hérésies, pour les absorber toutes.

On dit aujourd'hui franc-maçon éclectique, dans le même sens que l'on disait philosophe éclectique. C'est-à-dire qu'il faut entendre par ce mot ceux des adeptes, qui ayant passé par tous les grades de la maçonnerie, ne s'attachent à aucun des systèmes religieux, ou même politiques, dont ils ont appris l'explication ; mais qui de cet ensemble se forment à eux-mêmes un système conforme à leur tournure d'impiété, ou bien à leurs vues politiques. (Voyez Archives des francs-maçons et Rose-Croix, Berlin, 1785, chap. 3.) Ils ne sont ni maçons hermétiques, ni maçons de la Cabale, ni Martinistes ; ils sont tout ce qu'ils veulent [259], déistes ou athées, sceptiques, ou mélange de toutes les erreurs de la philosophie du jour. Il est pour eux, comme pour les simples sophistes du siècle, un double point de réunion. Quant à la religion, tous admettent et cette liberté, et cette égalité, qui ne soutirent point d'autre autorité que celle de leur propre raison, qui ne veulent d'aucune religion révélée. Quant au gouvernement, s'ils admettent des rois, au moins ne leur faut-il que ceux dont le peuple dispose à son gré, en vigueur de son droit de souverain. Je ne m'étendrai pas ici sur cette classe, elle est celle des Brissot, des Condorcet, des Lalande, celle en un mot des sophistes du jour, que nous verrons bientôt ne s'être unis à la maçonnerie que pour faciliter leur révolution. Exposer de nouveau leurs systèmes, ce serait répéter tout ce que j'en ai dit sous le titre de sophistes conjurés contre le christianisme et contre tous les souverains. La multitude de ces sortes d'impies agrégés de nos jours aux loges de la franc-maçonnerie, prouverait seule combien ils la trouvaient propice à leurs complots.

Je sais qu'il est une autre espèce de francs-maçons éclectiques, établie depuis peu en Allemagne. Ceux-ci non-seulement déclarent n'adhérer à aucun système particulier de maçonnerie ; non-seulement ils reçoivent indifféremment des frères de toutes les loges, mais ils prétendent ne dépendre eux-mêmes d'aucune. Pour eux toutes sont libres, toutes ont le même droit de se donner des lois. C'est pour cela qu'ils ont aboli parmi eux jusques aux noms de grande loge, et de loge écossaise. En ce sens on peut dire qu'ils ont ajouté même à l'égalité et à la liberté maçonniques. (Voyez les Règles de leur association, datées de Francfort, 18 mai 1783, signées Rustner et Rottberg, secrétaires.) Sous ce dernier point de vue, les maçons éclectiques auraient été fort peu nombreux en France ; car la plupart des loges étaient sous l'inspection de la grande loge

Parisienne, appelée le grand Orient. Mais dans toutes ces loges, l'esprit des sophistes modernes avait introduit un véritable éclecticisme d'impiété. Le sentiment, bien plus que l'opinion, en était le lien. Ce sentiment doit, pour être uniforme, s'accorder au moins à détester le Christ et sa religion ; à détester tout autre souverain, tout autre législateur, que le peuple égal et libre. L'opinion du maçon éclectique, comme celle de tous nos sophistes, peut varier sur tout le reste, sur la manière de suppléer au christianisme, par l'athéisme ou le déisme ; à la vraie monarchie, par la démocratie, ou même par une monarchie démocratique ; mais on cesserait d'être frère dans ces arrière-loges, si l'on faisait un pas de moins vers la liberté et l'égalité. Aussi toutes les classes, tous les codes maçonniques, adeptes hermétistes, Rose-Croix de la Cabale, ou frères Martinistes, et maçons éclectiques ; tous appelaient à leur manière une révolution ; et très-peu importait à la secte le système qui prévaudrait, pourvu qu'il préparât des bouleversements. (Voyez Lamétherie, Journal de physique, an 1790.) J'ai promis d'ajouter à ces preuves celles qui résultent plus spécialement des opinions des frères sur l'origine même de leur franc-maçonnerie. Ne prenons point encore ici d'autres guides que les savants et les zélés maçons. On verra si les pères qu'ils se donnent ou qu'ils avouent, ne suffiraient pas seuls pour juger les complots des enfants.

Fin du chapitre XI

Page 269

Plus on lit les maçons dont j'ai cité les œuvres, plus on voit la justice de ces reproches. Pour les uns, la matière est éternelle ; pour les autres, la Trinité des chrétiens n'est qu'une altération du système de Platon ; d'autres encore suivent toutes les folies des Martinistes, de l'ancien Dualisme. (Voyez surtout Lettre aux illustres inconnus ou bien aux vrais francs-maçons, année 1782) Rien n'est donc plus visible ; tous ces savants maçons se disant descendus, ou des prêtres d'Égypte, ou de ceux de la Grèce, ou des druides, ne cherchent qu'à établir chacun ce qui leur semble la religion de la nature. Cette religion ne varie pas moins chez eux que chez les anciens et les nouveaux sophistes. Ils ne s'accordent tous qu'à détruire la foi dans l'esprit des adeptes, par des systèmes inconciliables avec le christianisme. S'ils ne se livrent pas comme Voltaire, Diderot ou Raynal, aux injures et aux déclamations, c'est qu'il fallait se réserver le soin de tirer les conséquences. Les exprimer trop nettement, c'eût été divulguer les mystères ; mais il faut être plus que borné pour ne pas les sentir. Comment se les cacher encore auprès de ceux qui nous donnent la maçonnerie pour l'œuvre des Templiers, ou bien de ses sectaires qui troublèrent toute l'Europe sous le nom

d'Albigeois ? Ces deux dernières sources ont entre elles plus de rapport qu'on ne pense. Examinons-les séparément ; et voyons ce que l'on peut attendre d'une société qui se donne de pareils ancêtres. D'abord, quant aux Templiers, supposons que cet ordre fameux fût réellement innocent de tous les crimes qui entraînent sa destruction ; quel peut être l'objet soit religieux, soit politique de la maçonnerie en perpétuant ses mystères sous le nom ou les emblèmes de cet ordre ? Les Templiers avoient-ils rapporté en Europe une religion, ...

Page 308

...c'est là (à *Manès*), qu'il faut s'arrêter pour retrouver la Source des mystères maçonniques. Le silence des plus savants maçons sur cette origine, prouve bien qu'elle est humiliante ; mais il ne prouve pas absolument qu'elle leur soit inconnue. Il est bien difficile au moins qu'ils aient si souvent commenté dans leurs mystères de la cabale, le Jéhovah de Manès, divisé comme le leur, en Dieu bon et mauvais, sans connaître le grand auteur de ce système ou celui dont le nom est resté à la secte du double Dieu ; sans reconnaître ce Manès si fameux d'ailleurs, comme exercé lui-même dans tous les mystères de la cabale ou de la magie et de l'astrologie. Il est bien difficile que le héros des martinistes n'ait pas vu que son apocalypse était celle de ce même hérésiarque. Il est bien difficile que Condorcet, cherchant l'origine des sociétés secrètes, rapprochant de si près les Templiers et les albigeois, ait ignoré ce que toute l'histoire lui disait, que les albigeois et toutes leurs diverses branches (dont il faut pourtant distinguer les vaudois) n'étaient réellement que des Manichéens ; que d'ailleurs toutes les infamies attribuées aux Templiers, sont précisément celles qu'on attribuait aux manichéens ; que toutes ces horreurs s'expliquent par la doctrine de Manès. Quand on voit enfin les principaux adeptes de la maçonnerie, des Lalande, Dupuis, le Blond, de Launay, s'efforcer de substituer aux mystères de la religion chrétienne les erreurs des Manichéens et des Perses, il est bien plus difficile encore de penser que ces profonds adeptes ignoraient le véritable auteur de leurs mystères. (Voyez les observations de M. le Franc sur l'histoire générale et particulière des religions,...

Page 319

...ce n'est les secours mutuels que doivent se prêter les sophistes et les maçons ? Pour renverser les trônes, il ne suffisait pas aux héros de l'encyclopédie d'avoir contre le Christ tous les impies de la cour et des villes et de toutes les classes. Dans les français fidèles à la religion, il restait encore autant de sujets fidèles à leur roi ; dans l'aristocratie des impies eux-mêmes, il était de ces hommes, que la fortune, l'ambition, l'habitude attachaient les uns à la personne du souverain, les

autres à l'existence de la monarchie. Il était une force publique, que le devoir ou l'intérêt des chefs pouvaient opposer aux complots ; il était une multitude de citoyens qui pouvaient s'élever contre les conjurés. Quelque nombreux que fussent les disciples de l'impiété, le trône et les autels avoient encore pour eux la multitude. Les sophistes ne voyaient pas leur triomphe sur l'opinion publique assez complet ; ils sentirent qu'il leur fallait la force. Exercés dans les méditations de la révolte, ils ne furent pas bien longtemps à prévoir le parti qu'ils tireraient un jour des loges maçonniques. Dès l'instant de leur initiation, il s'opéra dans les mystères une révolution qui bientôt ne fit plus des francs-maçons français que les enfants de l'encyclopédie. Les Martinistes seuls, et quelques loges de la Cabale, n'avoient pas encore changé les impiétés de l'esclave Curbique pour celles de Voltaire. La véritable source des mystères se retrouvait encore dans les formes ; mais c'est à cette époque qu'il faut rapporter tout ce qui la rend plus difficile à reconnaître. C'est à la réunion des maçons aux sophistes que se fit la métamorphose des arrière- maçons duellistes, en maçons athées, déistes ou panthéistes ; c'est alors même que furent ajoutés

Affichage du livre entier

Biographie universelle, ancienne et moderne, ouvrage rédigé par une société ... Page 437 de Biographie 1818 Le Livre Des erreurs et de la vérité, et le Tableau naturel, par un philosophe inconnu, avaient été, dans une vue semblable, publiés en France, ...

Voir fichier Kirchberger

KIRCHBERGER (NICOLAS - ANTOINE), baron de Liebisdorf, naquit à Berne, le 15 janvier 1739, d'une ancienne et illustre famille. Dès l'âge de dix-neuf ans, il servait sa patrie, et cultivait en même temps la philosophie et les lettres. A cette époque, où il était encore au service, et commandait un détachement au fort St.-Pierre près de Maastricht, il avait conçu, d'après quelques traits des écrits de Leibnitz et de Wolf, le projet d'un ouvrage philosophique, mais qu'un de ses amis de Munich, le conseiller Eckartshausen, exécuta depuis. Il reçut, à Bâle, des encouragements de Daniel Bernoulli, et à Berne, des témoignages d'estime de J.-J. Rousseau, qui parle de lui dans ses Confessions (liv. XII), et avec lequel on voit qu'il correspondait dans sa jeunesse, d'après une lettre du 17 mars 1763, où l'auteur d'Emile lui donnait amicalement des avis sur son mariage. Il se fit connaître comme bon citoyen et comme écrivain ingénieux, par un discours qu'il prononça, en 1763, dans une de ces assemblées où les jeunes patriciens bernois font une espèce de cours de politique pratique. Il y célébra le généreux héroïsme des habitants de Soleure, qui, dans le siège de dix semaines que leur ville soutint en 1318 contre Léopold 1^{er}, duc d'Autriche, voyant une troupe d'assiégeants tombés dans l'Aar par la

rupture du pont, et en danger imminent de se noyer, volèrent à leur secours, parvinrent à les sauver, leur donnèrent de la nourriture et des habillements, et les renvoyèrent sans rançon. Ce discours, imprimé à Bâle en 1765, in-8°, sous le titre d'Histoire de la vertu, helvétique (en allemand), et inséré dans le Recueil des harangues patriotiques, Berne, 1773, in-8, a été cité avec éloge par un grand nombre de journaux étrangers, par le Journal encyclopédique de 1716 (IV, I, 144), et par la Gazette littéraire de l'Europe, [437] juillet 1766, page 181. Kirchberger, quoique porté par goût à la philosophie, s'était occupé de l'étude des sciences naturelles, qu'il rendit utile à son pays en l'appliquant à l'agriculture. Membre de la société économique et physique de Berne, dont il fut l'un des fondateurs, et qu'il présida depuis en 1795, il fit, à sa réquisition, des expériences sur le mélange des matières animales avec le gypse, employé dans les prairies artificielles. Les résultats heureux qu'il obtint, sont l'objet d'un Mémoire inséré dans la Collection de cette société, et dans le Journal de l'abbé Rozier en 1774. Il fut membre du conseil souverain depuis 1775, et, pendant six ans, bailli de Gottstadt, près de Bienne. Après avoir vaqué à ses importantes fonctions, il allait chaque année, à sa campagne de Moral, jouir de la nature, de ses livres et du repos, au sein de sa famille. C'est à lui que J.-J. Rousseau écrivait ces mots, servant de leçon pour beaucoup d'autres qui couraient après la réputation et les plaisirs : Il faut que votre maison vous suffise, ou jamais rien ne vous suffira. Lié avec le savant et pieux Zimmermann, avec le spirituel et mystique Eckartshausen, Kirchberger avait réuni, comme ce dernier, aux connaissances physiques, l'étude de la philosophie religieuse. La doctrine de Kant, purement rationnelle, et tendant à l'idéalisme sans type réel, flattait peu ses sentiments, ainsi que ceux de son ami, qui combattait dans ses écrits les sectateurs de la raison pure avec leurs propres armes, avec la nomenclature du philosophe de Königsberg. Une secte d'illuminants ou d'Éclaireurs, dirigée par l'influence de leur chef, Frédéric Nicolai, éditeur de la Bibliothèque universelle germanique, se propageait en Allemagne et en Suisse : Kirchberger écrivit, dans une feuille périodique, en 1790, contre cette secte; et il engagea son ami de Munich et le chevalier de Zimmermann à rédiger, de leur côté, des Mémoires, qui déterminèrent l'empereur à prendre, de concert avec la cour de Bern, des mesures pour arrêter les progrès du philosophisme moderne, mais ce fut en vain. Le Livre Des erreurs et de la vérité, et le Tableau naturel, par un philosophe inconnu, avaient été, dans une vue semblable, publiés en France, sans avoir pu retarder les progrès de l'esprit encyclopédique. Le zélé Suisse désira connaître l'auteur de ces ouvrages. Il entama, en 1792, avec Saint- Martin, qu'il regardait comme le génie le plus profond de son siècle, mais qu'il eût voulu entendre et pénétrer, une correspondance théosophique, restée manuscrite, et que nous avons eue sous les yeux. Elle dura pendant toute la révolution, dont ils ne s'occupèrent qu'en passant, et comme d'une crise qui leur paraissait être dans l'ordre moral ce que les tempêtes sont dans l'ordre physique. Le spiritualiste Saint- Martin, en donnant ses explications à Kirchberger, ne cessait de le

renvoyer humblement à Jacob Boehm, qu'on a nommé le Philosophe teutonique, et qu'il appelait la plus grande lumière qui eut paru sur la terre après celui qui est la lumière même. Saint-Martin avait appris, à l'âge de près de cinquante ans, la langue allemande, pour traduire Boehm en français, afin de le mieux comprendre et de le faire comprendre aux autres. Il demandait, à son tour, au baron suisse. L'interprétation de quelques mots allemands dont la signification n'était rien moins que claire, et dont il aspirait à entendre le sens, pour le lui expliquer. Ces [438] communications mutuelles, ce cours de spiritualisme ou de philosophie intérieure, ayant pour objet l'investigation de la Cause active - intelligente, ou sa manifestation par les vertus qui l'opèrent dans l'homme de désir, et dont ils cherchaient, d'après le bon Jacob Boehm, la source commune en eux-mêmes, rendirent le maître et le disciple amis. En 1796, ils s'envoyèrent réciproquement leurs portraits : ils se promirent de se voir. La Suisse était encore paisible ; mais elle ne le fut pas longtemps. Saint-Martin avait pris ses passeports : cependant il ne partit point. Le sensible et généreux Suisse, à une époque où le discrédit des assignats mettait son ami français dans la gêne, lui envoya dix louis, que celui-ci reçut et garda en dépôt. De même qu'ils cherchèrent vainement à se voir, ils firent, l'un et l'autre, d'inutiles efforts, l'un pour écarter les nuages, l'autre pour s'éclairer sur les obscurités dont étaient enveloppées les lumières du théosophe allemand, et que son grand disciple Gichtel, auteur de sa Vie et de l'édition d'Amsterdam (1682) de ses œuvres, n'avait pu dissiper.

Kirchberger voulut prendre part à l'œuvre ; et non seulement il seconda le travail de la traduction de Boehm, mais il mandait qu'il avait commence à traduire ses lettres et celles de Gichtel, fait un précis de la doctrine du premier, et entrepris un dictionnaire de leur langue, lorsque la correspondance qui l'annonçait vint à cesser peu de temps avant sa mort, arrivée en 1800 : car Saint-Martin, dans son Portrait ou Journal historique, dit, à la date du 10 juillet de cette année, qu'il retourne d'Amboise à Paris, dans l'espoir qu'un de leurs amis communs le consolera de la perte de son ami Kirchberger. G—CE et N— h.

Affichage du livre entier _ _

1819

Si l'on retire les propos de l'abbé Barruel, voilà encore une décennie bien creuse.

Notre lcsm est cité de belle façon par Mme de Staël, d'une belle réflexion sur le magnétisme, puis à l'occasion d'un article sur Kirchberger, dont l'auteur « doit être » Gence.

Et puis !

Rien ou presque rien !

Certes, comme à l'accoutumée, je n'ai pas inséré les textes dont l'affichage n'est pas entier, ni n'ai parcouru l'ensemble des moteurs de recherche, ni parcouru les sites d'ouvrages bien référencés mais dont le voyage « exige » d'être ciblé.

Lecteur, je t'ai laissé de quoi occuper tes soirées... Il y a encore des espaces à découvrir... Demain est encore un jour pour le chercheur.

Alors ! Quel phénomène va déclencher un réel intérêt pour lcsm puisque pendant ses deux décennies, il n'y a pas eu assez d'encre qui aura coulé pour remplir un lac Saint-Martin !

La décennie suivante va répondre ?

Vous pouvez nous signaler vos propres repères, les textes que nous avons oubliés... !

maitrespassees@yahogroupes.fr

mcyvard@free.fr (pour l'instant, mais mcyvard devrait rester !)

Dans les moteurs de recherche : « Cyvard ».